40e ANNÉE (4e SÉRIE) — N° 50 — 13 DÉCEMBRE 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.	ÉTRANGER	Édition complète	20 fr. 50
	Édition partielle	12 fr.		Édition partielle	14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement à nos Bureaux, à Langres.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Dom Bosco à Paris : une conversion en vue, 785. — II. Les derniers moments de Victor Hugo, 787. — III. Musset et les Sœurs gardes-malades, 789. — IV. Les funérailles de V. Hugo, 792. — V. Hugo spirite, 793. — VI. Hugo historien, 795 ; comment Hugo s'est fait républicain, 796 ; Hugo et l'Evangile, 797. — VII. V. Giraud ; Bourgeois et André ; P. Laurand ; Uzureau, 797 ; au Maroc, 798. — VIII. Règne social du Christ, 798.

Questions de science ecclésiastique. — Que faut-il penser d'une opinion du P. Monsabré touchant l'apparition de N.-S. aux mourants ? 799. — Un enfant de père inconnu est-il, au point de vue canonique, légitimé par le mariage subséquent de sa mère ? 800. — Au jugement particulier l'âme voit-elle Notre-Seigneur ? 800.

PRÉDICATION

Il n'y en a pas dans le présent n°.

1° Joindre 0 f. 75 et la dernière bande à toute demande de *changement d'adresse*.

2° Joindre 0 f. 25 et la dernière bande à toute demande de *consultation*.

PROFITEZ DU TEMPS DES ÉTRENNES

pour faire pénétrer dans toutes les familles la **PETITE HISTOIRE DE MA RELIGION.** *Lecture apologétique* des adultes. *Formation chrétienne* des enfants. — Pour les prix par quantités, voir la couverture du 29 novembre, 1re page.

PETIT COURRIER

Q. — J'ai connu, avant-guerre, plusieurs curés qui possédaient l'*Anthropologie* du Dr Bossu, ouvrage en 3 volumes, qui, m'affirmaient-ils, leur avait bien souvent rendu service pour se rendre compte de l'état plus ou moins grave où se trouvaient les malades auprès desquels ils étaient appelés. Ledit ouvrage se trouve-t-il encore en librairie ?

R. — Ne figure plus aux catalogues. Remplacez-le par le *Traité complet de médecine pratique*, à l'usage des gens du monde, par le Dr H. Vigouroux, 10e édit., 4 vol. in-8, 40 f., Paris, Letouzey.

Q. — Connaissez-vous un recueil de chants (profanes) faciles, d'esprit chrétien, pour Patronage de petits, moyens et grands, garçons ou filles ?

R. — Marie-Lucie, *Jeux et chants du Patronage*, in-8, 7 f., Lethielleux ; — *Chants des Patronages* (50 chansons), sans musique, 0 f. 15 ; recueil noté, 1 f. ; à la Maison Bleue, 9, place des Petits-Pères, Paris 2e ; — *En Avant musical :* voir p. 238.

Q. — Où pourrais-je trouver : 1° les Œuvres oratoires du chanoine Frémont, et 2° un recueil de plans d'églises, pour me guider en vue de la construction d'une église neuve ?

R. — Ad I. Editées en 12 vol. à 3 f. 50 (en ce temps-là) à la libr. Berche et Tralin, aujourd'hui Baston, Berche et Pagis, 69, rue de Rennes, Paris 6e.

Ad II. H. St-Sauveur, *Petites églises* (façades, plans, coupes, détails), album de 40 planches 34×24, 50 f., Ch. Massin et Cie, 51, rue des Ecoles, Paris 5e.

Q. — Je serais désireux de connaître des adresses de fabriques de couronnes mortuaires.

R. — Voici celles que nous trouvons dans l'*Annuaire de l'Union fraternelle* (23, rue Taitbout, Paris 9e), qui n'est ouvert, com[illegible] qu'aux maisons catholiques : Étie[illegible] l'Épée-de-Bois, Paris 5e ; Sefert, 89, boulev. du Montparnasse, Paris 6e ; Mme Searle, 159, rue Lafayette, Paris 10e ; Mlle Gaignet, 5, rue Volvire, à Rennes ; Mme Veuve Philippe, 118, rue St-Vivien, à Rouen. — En voici d'autres, prises dans le Bottin : Maison Borie, 8, quai Galupérie, à Bayonne ; Lepage-Gayot, 5, rue du Château-Paillot, à Chaumont (Hte-

Marne) ; Aubignat, rue Ballainvilliers, à Clermont-Ferrand ; Foubert et Fils, 37 et 39, rue de Roubaix, à Lille ; Peyroux-Ramond, 27, rue Jeanne-d'Arc, à Orléans ; Hilfiger, 1, boulev. Thiers, à Remiremont.

Q. — Dans son traité de la *Vraie Dévotion* le B. de Montfort dit qu' « à la fin du monde et bientôt, le Très-Haut avec sa sainte Mère doivent se former de grands saints,... comme il a été révélé à une sainte âme, dont la vie a été écrite par M. de Renty. » Qu'est-ce que ce M. de Renty ?

R. — Une étude assez longue sur M. de Renty a été donnée ici, en 1913, p. 993-998, d'après le beau livre de Maurice Souriau, *Deux mystiques normands,* in-8 écu, Paris, Perrin.

Q. — L'*Ami* nous a jadis parlé d'une brochure (en réimpression peut-être) traitant de la remise en état de propreté *par vernissage* des candélabres et cuivres non dorés ou argentés. Je serais heureux d'avoir l'adresse de cette brochure.

R. — C'est le *Manuel pratique pour remettre à neuf candélabres et chandeliers d'église,* par l'abbé Canitrot ; la nouvelle édition, qui a paru cette année (in-8 de 92 p., franco 3 f. 60 ; Manufacture de la Charité, Pierre Rouge, à Montpellier), contient des suppléments sur la dorure, l'argenture, le nickelage, l'utilisation des cires, la fabrication des hosties, le vin de messe et l'installation de la lumière électrique.

Les plus belles Prières, par l'abbé Rouzic. — *Tome III.* In-48 de 160 p., 2 f. — Paris, Lethielleux.

Avec cette IIIe Série, M. Rouzic achève l'ouvrage dont nous annoncions les deux premiers volumes l'autre jour, *couv.* p. 242. On trouvera ici des études sur les Litanies (des Saints, de la Ste Vierge et du S. Nom de Jésus), sur les Collectes, sur le Chemin de la Croix, sur les Antiennes à la Ste Vierge *(Alma, Salve Regina,* etc.), le Rosaire, le Chapelet, l'*Angelus,* le *Memorare.* Etudes brèves, comme l'on voit, mais singulièrement substantielles, riches de vues doctrinales, riches aussi de renseignements historiques qui sont fort intéressants mais qui surtout disent tous quelque chose d'utile à la piété. On trouve toujours du nouveau quand on lit M. Rouzic ; les choses même connues par ailleurs prennent sous sa plume un tour original qui éclaire et échauffe.

ŒUVRES DU P. FABER. — Tome I : **Tout pour Jésus, Le Progrès de l'âme, Le Saint-Sacrement.** Abrégé en lectures ou méditations, par L. Jaud, aumônier aux Sables-d'Olonne. — In-12 de x-450 p., 7 f. 50. — Paris, Téqui.

Faber est l'un des plus autorisés et le plus lu des auteurs ascétiques du XIXe siècle. Certains de ses ouvrages, le *Tout pour Jésus,* le *Progrès de l'âme,* les *Conférences spirituelles,* sont en toutes les mains ; d'autres, moins, et c'est dommage, car il n'a publié que des chefs-d'œuvre. On trouve qu'il y a des longueurs, des vues difficilement accessibles dans son *St-Sacrement,* dans *Bethléem,* dans *Le Créateur et la Créature.* On a tort : ne sont à le trouver que les lecteurs superficiels, pressés, et qui ne veulent pas prendre le temps de lire lentement et en méditant. Mais, même de ceux-là il faut avoir compassion ; et c'est à eux qu'a songé M. Jaud. Il ne veut pas que [illegible] privés plus longtemps du bienfait de [illegible] Faber, tout Faber. Il prend, dans leur ordre de publication, toutes les œuvres de Faber, et, les dégageant des développements qui peuvent sembler moins utiles ou moins pratiques, il les distribue en 191 lectures ou méditations, mais lectures où le texte de Faber est scrupuleusement respecté (sauf quelques corrections de traductions défectueuses, sauf aussi quelques raccords imposés par la nécessité de conserver la liaison des idées). — L'ouvrage sera complet en 3 vol. Ce tome I comprend les trois livres mentionnés au titre : 29 lectures pour le *Tout pour Jésus,* 23 pour le *Progrès de l'âme,* 33 pour le *St-Sacrement.* Travail très bienfaisant en soi, pour ceux mêmes qui voudront s'en tenir à l'abrégé de M. Jaud. Mais tous, mis en goût, voudront aller plus loin ; et il n'est pas un lecteur des 175 pages données ici au *St-Sacrement* qui ne désire ensuite faire connaissance complète avec les 2 vol. de Faber sur ce sujet. (Les Œuvres du P. Faber sont toujours en vente chez Téqui).

Evangiles dominicaux, par M. Guillemet, ancien professeur à Issy et à Montréal. — Petit in-8 de 196 p., illustré, cartonné 3 f. 50. — Paris, Hatier.

On trouvera dans ce livre le texte des Evangiles de tous les dimanches de l'année, accompagnés chacun d'une ou deux pages de réflexions qui pourront être utilisées pour instructions simples et claires ou pour lectures aux fidèles. Ce sera un fort bon livre à mettre aux mains des enfants du Catéchisme. Aux Evangiles des dimanches on a ajouté ceux des quatre fêtes chômées en France, et, de plus, ceux de la Circoncision, de l'Epiphanie, de la Dédicace et de la Présentation de Marie. On aurait été heureux d'y en voir figurer encore quelques autres, ceux, par exemple, du Jeudi-Saint, de la Fête-Dieu, de la Fête du Sacré-Cœur (qu'un vœu de nos évêques nous demande de célébrer solennellement). — Illustration très artistique : plus de 20 gravures d'après les grands maîtres. — Un désir que M. Guillemet nous permettra de formuler : qu'il nous donne un jour prochain un livre des *Epîtres dominicales* accompagnées de commentaires du même genre.

Son ami Ralph. — Album in-4o. Douze hors-texte en couleurs, titre et couverture en couleurs, 40 dessins d'A. Rapeno, texte de J. Bonnerot. Relié toile, 40 f. — Paris, H. Laurens, 6, rue de Tournon.

Son ami Ralph, histoire d'une éducation par l'amitié. Deux amis : l'aîné éduque le plus jeune. L'aîné, c'est Jo, grand garçon de cinq ans ; le cadet, c'est Ralph, son bon chien. Ils s'aiment, tendrement. Ils sont inséparables : à la dînette, à la promenade, à la sieste, partout ensemble. Ils sont sûrs l'un de l'autre : heureux âge, où l'on a encore de ces sécurités ! Ralph sait écouter les vérités : il a fait une maladie, à manger trop de confitures : Jo lui enseigne que la gourmandise est un vilain défaut. Etc. C'est exquis. — Mais c'est surtout l'illustration qui est incomparable, tout à fait hors ligne. Ralph revit là dans toutes ses attitudes, de l'allure élégante et alerte du promeneur jusqu'à l'air piteux du malade, la physionomie languissante du convalescent, l'œil docile et contrit du morigéné... Quant aux hors-texte, c'est une féerie de couleurs.

Même librairie : dans la Collection LES GRANDES ŒUVRES, où nous avons annoncé déjà ces années-ci Homère, Virgile, la *Chanson de Roland,* Dante, Le Tasse, Chateaubriand, etc., on nous donne maintenant quelques-unes des pages les plus célèbres des **Travailleurs de la mer,** de Victor Hugo (grand in-8 de 52 p., 24 planches hors-texte en couleurs, 12 f.). C'est l'épopée de l'Océan, une épopée qu'on ne lit plus guère en son entier (ce qui est le destin commun de plus d'une épopée, et souvent de ce qui est signé Hugo). Mais il y a des scènes qui vivront éternellement : on en a recueilli ici vingt-quatre, et tous les lecteurs courront d'abord à la lutte de Gilliatt contre la pieuvre, une des scènes les plus horrifiques de la littérature universelle ; mais, avant même qu'on ait commencé à lire le texte d'Hugo, on sera saisi d'effroi par la gravure qui nous peint Gilliatt happé par la pieuvre, le torse disparaissant presque sous les replis et les croisements de ce bandage horrible, la seule main gauche restant libre, dressée en l'air, mais, dans cette main, le couteau de la victoire...

Le Trésor de Carcassonne, texte et dessins de Robida (gr. in-8 de 116 p., 4 planches hors-texte en couleurs, nombreuses gravures, br. 7 f., rel. 12 f.). Dans ce livre il y a d'abord une histoire, l'histoire d'un troubadour qui sauve la ville d'une attaque des Espagnols, tout en cherchant un trésor merveilleux qu'il ne découvre jamais. Mais cette histoire, ce n'est que le cadre : dans ce cadre il y a Carcassonne, un nom évocateur s'il en fut, Carcassonne avec ses remparts, ses tours, ses Car-

(Voir la suite p. 258).

VINS DE BORDEAUX
GAUDRAP & C° 21, Rue Borie, 21 — BORDEAUX —

MAISON RECOMMANDÉE

Vin blanc de Messe **SAINTE-CROIX-DU-MONT** (vin liturgique légitime).
— Envoi gratis du Catalogue sur simple demande —
R. C. Bordeaux 18.250 A.

VITRAUX D'ART **Charles CHAMPIGNEULLE,** *96, rue Notre-Dame des Champs,* à **PARIS** R. C. Seine 87.225
Maison fondée à Metz en 1832
Représentant, maquettes et devis sur demande

Société Générale

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864 R. C. Seine 64.462
CAPITAL 500 MILLIONS
Siège social : 29, Boulevard Haussmann, Paris (9e)
97 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 546 agences en Province, 4 agences à l'Etranger (Londres, Barcelone et St-Sébastien, Espagne), correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.
Correspondant en Belgique : Société française de Banque et de dépôts, Bruxelles, 70, rue Royale. — *Anvers,* 74, pl. de Meir. — *Ostende,* 21, av. Léopold.
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
SERVICE DE COFFRES-FORTS ET DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS
au siège social et dans les succursales, depuis **8 fr.** par mois
Le Conseil d'administration de la Société Générale a nommé administrateurs : MM. Léon Cornudet et Henry Poirier qui étaient le premier : censeur, et le second : directeur de cet établissement. Pour remplacer M. Cornudet, le Comité de censure a nommé censeur : M. Georges Verstraëte, secrétaire du Conseil d'administration, et à sa place M. Edmond Taffineau, directeur-adjoint.

LISEZ CECI Mme L. MARQUIS, directrice de l'**Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève,** fondé en 1884, 2, rue Péclet, **à Besançon,** se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en **Montres. Pendules, Bijouterie** et **Orfèvrerie.** Ils peuvent s'y adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. Articles spéciaux pour 1res communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux. R. C. Besançon 1.552

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)
Registre du Commce d'Avesnes-s-Helpe. N° inscript. 2625

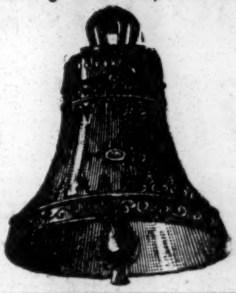
ANTI-EPILEPTIQUE DE LIÈGE
guérit toutes les maladies nerveuses
FANYAU, PHARMACIEN, LILLE
Demandez Brochure et renseignements gratis sur ce précieux remède.

STELLINE **HUILE LITURGIQUE pour SANCTUAIRES,** brûlant très bien avec mèche Guillon 0.
R. C. Aix 68 **CH. DRAGON-NOIREL**
ENVOI DU PRIX COURANT SUR DEMANDE à **Aix-en-Provence.**

VINS MAISON de 1er ORDRE, recommandée par haut Clergé, offre tarif spécial Clergé. **Excellents Vins rouges et blancs.** Offre situation personne munie références ou parent d'ecclésiastique. — S'adresser **F. LIMOUZY aîné,** prre-viticulteur, **NARBONNE (Aude).** R. C. Narbonne 419

HERNIEUX
Adressez-vous à une Maison de **CONFIANCE**
La Mon **DRAPIER,** fondée en 1829
41, Rue de Rivoli, Paris Ier. R. C. Seine 27.825
se tient à votre disposition pour vous adresser son *Catalogue* et tous renseignements utiles.

FONDERIE SPÉCIALE DE CLOCHES Ancienne Maison Chambon-Durand
Georges RONAT, successeur, Route de Paris, CHALETTE (Loiret)



Maison fondée en 1860 R. C. Montargis 3.310
Bourdons, carillons, montures en tous genres, coussinets tourillons de tous systèmes. — Fournitures d'accessoires. — Sonnerie automatique par l'électricité. — Restauration de cloches fêlées, par le procédé **Chambon,** 10 ans de garantie, accords et tons très exacts. — Métaux de 1er choix. — **Livraison rapide. — Références de tout 1er ordre. — Prix modérés.**

Avant d'acheter n'importe quel Instrument de Musique
DEMANDER LE CATALOGUE
Jérôme Thibouville-Lamy & Cie
68 à 72, Rue Réaumur, Paris.
La plus importante Manufacture
D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
du Monde. — Fondée en 1790.
Conditions spéciales et confidentielles accordées aux MEMBRES du CLERGÉ.

Les Bons de la Défense Nationale
Constituent le plus simple, le plus commode, le plus avantageux et le mieux garanti de tous les placements à court terme.

Les Bons de la Défense Nationale
Offrent à l'épargne le meilleur moyen d'accroître son revenu sans diminuer son capital.

Les Bons de la Défense Nationale
Ont procuré des milliards d'intérêts à ceux qui ont prêté leurs billets de banque au Trésor, au lieu de les conserver improductifs.

MALADES DÉSESPÉRÉS
reprenez courage!...

La Merveilleuse Méthode entièrement végétale qu'un prêtre a découverte vous **GUERIRA SUREMENT.**
(Très Nombreuses Attestations.)
Les 20 Cures de l'Abbé HAMON
le Diabète, l'Albumine, les Bronches, (Toux, Bronchites. Asthmes, etc.), les Rhumatismes, les Maux d'Estomac, (Crampes, aigreurs, mauvaises digestions, lourdeurs, etc.), les Maladies des Nerfs, du Cœur (Palpitations, etc.), des Reins, du Foie, des Voies urinaires, de la Peau, du Sang, les Ulcères variqueux, les Ulcères de l'Estomac, la Constipation, etc., etc.

RIEN QUE DES PLANTES « C'est la grande médication que le Créateur a mise à notre portée, ne cherchons pas ailleurs. Dieu a placé dans la nature tout ce qu'il faut pour nous nourrir, nous vêtir, nous GUERIR. » MONSEIGNEUR KNEIP.

Ecr. Laboratoires Botaniques, Dépt 20
89, Boul. Sébastopol, Paris (2e)
Métro Réaumur — TÉLÉPHONE GUTENBERG 37-94
Il vous sera envoyé GRATIS et FRANCO par retour la Méthode convaincante, explicative et complète.

Abonnez-vous à

L'EVANGILE DANS LA VIE

Revue Catholique internationale mensuelle, pour faire connaître, aimer et pratiquer l'EVANGILE.

La caractéristique de ***L'Evangile dans la Vie*** distingue cette **Revue** entre toutes, la spécialise et lui assigne sa place dans l'Eglise.

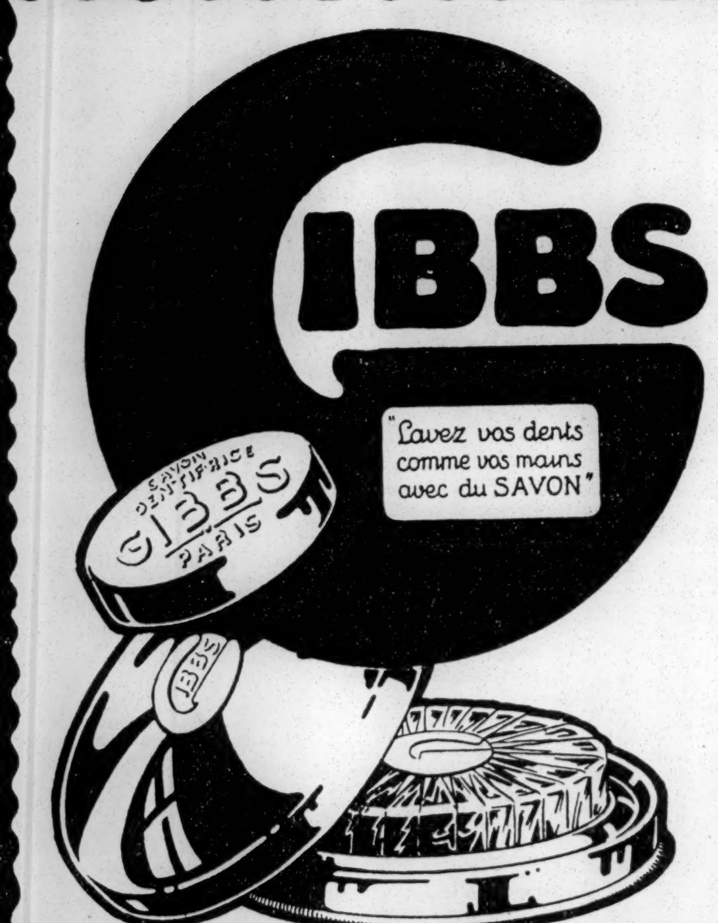
Publiée sous le patronage du Saint-Siège et de l'Episcopat, elle se recommande par sa doctrine éminente toute puisée dans ***L'Evangile,*** par **sa tenue scientifique irréprochable** et par sa forme littéraire.

Rédigée par les collaborateurs les plus éminents, elle unit dans un ensemble harmonieux le fond et la forme. C'est pourquoi cette **Revue** crée un enthousiasme fécond parmi le clergé et les familles chrétiennes.

Abonnement { **12 francs par an** / **Etranger : 15 fr.**

Prix du numéro : 1 franc 25

Ecrire à M. le DIRECTEUR de ***L'EVANGILE DANS LA VIE***
27, rue d'Armaillé, 27, PARIS 17^e
— C/c. chèques-postaux : 316.56 PARIS —



VOUS LAVEZ TOUT AVEC DU SAVON SAUF VOS DENTS !
pourquoi ?

Quand vos mains sont grasses vous recourez au SAVON, rien qu'au SAVON que vous savez nécessaire.

Pourquoi n'en faites vous pas autant pour vos dents !

Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains. Leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques.

LAVEZ DONC VOS DENTS tous les jours après chaque repas, jamais vous ne les laverez trop souvent !

GIBBS

avec son
Savon Dentifrice

vous conservera sous un arôme exquis des dents saines et une haleine fraiche.

R. C. Seine 87.896

40e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 50 13 DÉCEMBRE 1923

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Dom Bosco à Paris : une conversion en vue. — II. Les derniers moments de Victor Hugo. — III. Musset et les Sœurs gardes-malades. — IV. Les funérailles de V. Hugo. — V. Hugo spirite. — VI. Hugo historien ; comment Hugo s'est fait républicain ; Hugo et l'Evangile. — VII. V. Giraud ; Bourgeois et André ; P. Laurand ; Uzureau ; au Maroc. — VIII. Règne social du Christ.

I. — Ce fut un événement que la venue de dom Bosco à Paris au printemps de 1883. Un événement, non pas seulement pour le monde religieux, pour le monde des églises où il venait tendre la main en faveur de la multitude de ses enfants, comme il l'avait fait déjà avec tant de succès en Provence et le long de la route de Marseille à Paris, — mais pour le Paris mondain aussi, pour le Paris frivole, pour le Paris qui se lève chaque matin en demandant, comme l'Athènes de Démosthène : « Quoi de nouveau ? » Quoi de nouveau ! Un homme qui, disait-on, semait à profusion les miracles sur sa route, un homme qui pénétrait les replis des cœurs, qui lisait dans les âmes à livre ouvert... Huit jours auparavant, son nom était presque inconnu de la foule ; aujourd'hui elle n'en prononçait plus d'autre. Dans la capitale du snobisme et de la mode, il n'y eut pas, durant tout un mois (de fin avril au 26 mai), d'homme plus à la mode que dom Bosco. L'unique préoccupation de tout ce monde était de voir, d'approcher « le saint. » Où est-il ? que fait-il ? L'homme de Dieu était l'homme de tous. Des gardes volontaires marchaient devant lui et à ses côtés pour le protéger contre les empressements, contre les indiscrétions de la foule qui s'arrachait ses mains. Toutes les églises se le disputaient ; et, après avoir donné ses journées, il donnait ses nuits. La maison où il recevait l'hospitalité (rue de la Ville-l'Evêque, paroisse de la Madeleine) était assiégée. Chacun passait à son tour, comme à Ars ; il suffisait d'attendre. Il parlait à chacun comme s'il n'eût eu à recevoir que lui seul. Du premier coup on comprenait qu'il ne se prêtait pas, mais qu'il se donnait ; et on se sentait porté à se livrer aussi. On était venu par simple curiosité, pour le surprendre peut-être ; et l'on se trouvait pris le premier.

Ce fut le cas d'un vieillard qui, un soir de mai, l'air pensif, le maintien noble, mais un peu sombre, demanda, sans se faire connaître, à voir dom Bosco. On l'introduisit dans un salon d'attente ; il attendit trois heures. A onze heures, son tour venu, il entra, salua poliment, puis fit très nettement sa profession d'incrédulité. Je transcris ici le document où dom Bosco a consigné le détail de cette entrevue :

Son premier mot (du vieillard) fut : « Ne vous effrayez pas, Monsieur, je suis incrédule, et, pour cette raison, je ne crois à aucun des miracles que certaines gens racontent à votre sujet. »

Je répondis : — J'ignore et ne veux pas savoir avec qui j'ai l'honneur de parler ; je vous assure cependant que je ne tâche ni ne suis capable de vous faire croire ce que vous ne voulez pas croire. Ce n'est pas mon intention non plus de vous parler de religion, ce dont vous ne voulez rien entendre. Dites-moi seulement ceci : avez-vous toujours eu dans le cœur de semblables pensées, pendant votre vie ?

Le vieillard. — Dans ma jeunesse je croyais comme mes parents et mes amis ; mais à peine ai-je pu réfléchir sur mes idées et raisonner, que j'ai mis la religion de côté et me suis pris à vivre en philosophe.

Dom B. — Qu'est-ce que vous entendez par vivre en philosophe ?

Le vieillard. — Mener une vie heureuse, mais sans jamais se soucier ni du surnaturel, ni de la vie future, choses avec lesquelles les prêtres ont coutume d'effrayer les gens simples et sans grande culture.

Dom B. — Et vous, qu'admettez-vous en fait de vie future ?

Le vieillard. — Ne perdez pas votre temps à parler de cela. Je parlerai de la vie future quand je m'y trouverai.

Dom B. — Je sais que vous plaisantez, mais puisque vous me mettez sur ce sujet, ayez la bonté de m'écouter. Ne peut-il pas arriver qu'un jour vous tombiez malade ?

Le vieillard. — Oh ! si, et surtout à mon âge où je me sens en butte à mille malaises.

Dom B. — Eh bien ! est-ce que ces malaises ne pourraient pas finalement mettre votre vie en danger ?

Le vieillard. — Cela se peut, car je ne puis pas échapper au destin qui ne laisse pas de frapper tout mortel.

Dom B. — Et quand vous vous trouverez en grave danger de mort, que vous vous trouverez au moment de passer à l'éternité...

Le vieillard. — Alors je m'encouragerai à être philosophe et à ne pas me soucier du surnaturel.

Dom D. — Et qu'est-ce qui vous empêchera de penser, au moins à ce moment-là, à l'immortalité, à votre âme et à la religion ?

Le vieillard. — Rien ne m'en empêcherait, mais c'est une marque de faiblesse que je ne veux pas donner, parce que je me rendrais ridicule aux yeux des amis.

Dom B. — Mais à ce moment-là, vous serez à la fin de votre vie, et il ne vous en coûterait rien de vous prémunir et de pourvoir à la paix de votre conscience.

Le vieillard. — Je comprends ce que vous voulez dire, mais je ne me sens pas la force de m'abaisser à ce point.

Dom B. — Mais à ce moment-là, à quoi pouvez-vous encore vous attendre ? La vie présente va finir, et vous

ne voulez pas qu'on vous parle de la vie éternelle. *Qu'en adviendra-t-il donc de vous ?*

« Il baissa la tête, note ici dom Bosco, se tut et resta pensif. » Jusque-là il avait tenu le front haut et regardé le prêtre ; maintenant il regardait en lui-même. Dom Bosco ne savait pas à qui il parlait ; mais véritablement, s'il l'eût su, s'il eût connu le pauvre grand homme qui s'était fait l'esclave de l'opinion, de la gloriole humaine à un degré où peu sont descendus, eût-il pu lui tenir un langage plus propre à le faire rentrer en lui-même, une question mieux faite pour découvrir à cette âme le vide immense qui était en elle et dont elle avait toujours voulu détourner les yeux ?

Il le laissa quelque temps pensif ; puis, voyant qu'il avait touché le fond de cette âme, il en retira la sonde pour y enfoncer une flèche qu'elle emporterait bon gré mal gré avec elle. Sans attendre que son interlocuteur eût répondu, brisant le premier le silence et prenant ce ton d'autorité simple que donne le zèle sacerdotal, il dit à ce vieillard octogénaire :

Vous devez penser à un avenir si grave ; *vous aurez encore un peu de temps à vivre* (prophétie qui s'est réalisée : l'octogénaire a vécu deux ans encore) ; si vous en profitez et savez user de la religion et de la miséricorde du Seigneur, vous serez sauvé, et sauvé pour toujours ; autrement, vous mourrez, mais en incrédule et tout sera perdu pour vous et pour toujours. Je vais vous dire cela plus clairement : il n'y a plus que le néant (puisque telle est votre opinion) ou un supplice éternel qui vous attend (d'après ma croyance et celle de tout l'univers) [1].

Le vieillard. — Vous me tenez un langage qui n'est ni d'un philosophe, ni d'un théologien, mais d'un ami et je ne veux pas le repousser. Entre amis, on s'occupe à discuter de philosophie, mais on n'en vient jamais au point capital, à savoir : ou l'éternité malheureuse ou le néant qui nous attend. Mais ceci demande de mûres réflexions, et puis, si vous me le permettez, je reviendrai vous faire visite.

Le vieillard, tout en regimbant, se rendait à demi. Il était dominé par un ascendant qui venait de plus haut que la terre. Au contact d'un « saint, » la fibre chrétienne se réveillait. Au début, il avait voulu se cacher ; maintenant, il tenait à se faire connaître. Il se sentait attiré vers cet homme simple comme un enfant mais dont les paroles prenaient une force divine. Il dit « quelques mots encore, » que dom Bosco ne nous fait pas connaître, puis lui serra la main, et lui laissa, en partant, une carte de visite sur laquelle dom Bosco lut : *Victor Hughes.*

C'était Victor Hugo. Il avait quatre-vingt-un ans alors (né le 26 février 1802). Comment expliquer la fantaisie orthographique de dom Bosco, Hughes pour Hugo ? Lui qui corrigea par trois fois quelques menues erreurs de son secrétaire, comment a-t-il laissé subsister celle-ci ? M. Dechêne *(Etudes,* 5-20 juin 1920) croit précisément que c'est dom Bosco qui en est l'auteur responsable. Voici comment. Jusque-là, tout le long du document que je viens de transcrire, là où j'ai mis « le vieillard, » il avait écrit : *Victor Ugo,* ou les initiales *V. U.,* sans *h ;* puis au moment de dicter le nom du poète sous sa forme française (comme sur la carte de visite), comme s'il s'imaginait que la forme en *o* est une graphie italienne, il accentue la première syllabe, transpose *g* dur français en *gh* italien, ce qui donne *Hughes.* De pareilles méprises, dans la transcription des noms propres en pays étrangers, sont fréquentes, même pour les plus illustres : n'a-t-on pas vu un document officiel de la Convention nationale métamorphoser Schiller en *Gilles ?* C'est à l'occasion des funérailles de V. Hugo que fut rédigé le document dom Bosco ; et c'est bien de V. Hugo qu'il s'agit [1].

Hugo revint le lendemain soir, à la même heure. Il prit la main de dom Bosco et la garda en disant :

Je ne suis pas ce personnage que vous avez peut-être cru ; c'était pour rire ; je me suis efforcé de jouer l'incrédule. Je suis Victor Ugo (*sic* sur le document Bosco) et je vous demande de vous compter parmi mes bons amis. Je crois au surnaturel, je crois en Dieu et j'espère mourir entre les mains d'un prêtre catholique qui recommande mon esprit au Créateur, *che raccomandi lo spirito mio al Creatore.*

Dom Bosco ne nous a rien révélé de plus de cette seconde entrevue, qui fut la dernière. Les derniers mots mêmes, « *qui recommande mon esprit au Créateur,* » répondent bien à la mentalité de Victor Hugo, nécessairement assez peu précise en pareille matière.

Deux ans après, Victor Hugo mourait (22 mai 1885). C'est devant le scandale de ses funérailles que deux fils spirituels de dom Bosco, dom Viglietti (qui fut son secrétaire de 1884 à sa mort, 31 janvier 1888) et dom Lemoyne, songèrent à demander au Père des éclaircissements sur la note brève du carnet de voyage où il avait fait mention de ses entrevues avec le poète. Et c'est alors, donc fin mai ou commencement de juin 1885, que dom Bosco dicta le dialogue transcrit plus haut. Il le dicta, se le fit relire, y fit de sa main quelques légères corrections ; et le document fut consigné ensuite aux Archives des PP. Salésiens de Turin.

Ce n'est donc que deux ans après l'événement que dom Bosco a écrit. Croirait-on qu'il s'est trouvé des esprits pointilleux pour en tirer argument contre la valeur de son témoignage ? A ce compte, c'en serait fait de la plupart des témoignages historiques que nous tenons de ceux-là mêmes qui ont vécu les événements. Mais ici l'événement n'était pas un banal fait-divers ; il touchait aux plus intimes profondeurs d'une âme, et de quelle âme ! Ce sont choses qu'un prêtre, surtout un saint, n'oublie pas. Nous gardons tous dans

[1] Ces deux parenthèses sont de la main de dom Lemoyne, qui était présent à la lecture du texte dicté par dom Bosco. Il les a ajoutées en marge, et peut-être postérieurement.

[1] Même chez nous, en France, l'orthographe du nom du poète n'est pas sans donner lieu à quelque divergence. Faut-il aspirer l'*h ?* écrire « de Hugo, » ou « d'Hugo » ? On trouve couramment, à l'heure qu'il est, les deux graphies. Je crois pourtant que la tendance à n'aspirer pas l'*h* semble en voie de l'emporter. Au moment où j'écris ces lignes, je lis, dans une chronique de l'académicien Robert de Flers sur feu Emile Bergerat, ceci : — « L'on récitait là, devant divers apéritifs, *de l'Hugo,* du Baudelaire, du Banville. »

nos mémoires le souvenir précis, détaillé, impeccable de confidences de ce genre, dont nous n'avons peut-être jamais connu les auteurs, mais qui nous ont fait un instant entrevoir une possibilité de conversion, ou encore un péril de perversion. On est parfois stupéfait de l'inintelligence des critiques laïcs, même chrétiens, devant ces choses. Nous avons vu l'autre jour Gazier infirmer pour une raison de ce genre le témoignage de Beurrier touchant les derniers moments de Pascal. D'autres de même ont voulu infirmer le témoignage de S. Augustin dans ses *Confessions,* sous prétexte qu'il ne les a rédigées que dix ou douze ans après sa conversion. Devant nos lecteurs, qui sont des prêtres, inutile d'insister là-dessus. D'ailleurs tous ceux qui ont connu dom Bosco sont restés émerveillés de la prodigieuse fidélité de sa mémoire : « Il suffisait, a écrit son historien Villefranche, de prononcer devant lui le nom d'une personne avec laquelle il avait été en rapports ou d'une de ses maisons : il retrouvait immédiatement les moindres détails concernant la personne, et la situation exacte des affaires de la maison. » Et puis enfin, si un homme comme dom Bosco a mis dans sa dictée une telle précision, c'est qu'il était absolument sûr.

Dom Bosco n'a pas précisé le jour où il avait reçu la visite du poète. C'est une question de date qui pourtant serait pour nous du plus haut intérêt. C'était au mois de mai 1883. Or, c'est le 11 mai de cette année qu'est morte Juliette Drouet, la créature qu'il avait installée au foyer conjugal cinquante ans auparavant, dont il avait imposé la cohabitation à l'épouse légitime (morte celle-ci en 1868), qu'il garda jusqu'au bout chez lui, refusant de légitimer son union par le mariage, après la mort de Mme V. Hugo, sous le prétexte cyniquement romantique que « cinquante ans d'amour, c'est le plus beau mariage, » se consolant d'ailleurs de la vieillesse de Juliette par de « dépravées et cyniques amours » qui inquiétaient le médecin (le Dr Sée) plus encore qu'elles n'affligeaient la maîtresse. Celle-ci mettait vraiment une aisance et une grâce souveraines à faire les honneurs du salon du poète. Elle avait réussi à se faire non seulement tolérer, mais respecter. Les plus grands inclinaient devant elle leurs hommages ; Renan lui écrivait de bénissantes lettres de remerciement. La disparition de cette femme fit une impression profonde sur Hugo, et il est très probable que c'est sous l'empire de cette impression qu'il alla trouver dom Bosco, puisque Juliette mourut le 11 mai et que dom Bosco n'était à Paris que depuis fin avril pour en repartir le 26 mai : il n'est guère à croire que V. Hugo ait fait sa démarche dès les tout premiers jours du séjour du saint prêtre dans la capitale.

II. — Cette entrevue, cette double entrevue du prêtre et du poète a-t-elle eu des suites ? Extérieurement, aucune. En mai 1883, il exprimait à dom Bosco son espérance de mourir entre les mains d'un prêtre catholique. Le 2 août suivant, il remettait à Auguste Vacquerie le testament que l'on sait :

> Je refuse l'oraison de toutes les églises,
> Je demande une prière à toutes les âmes,
> Je crois en Dieu.

En conclura-t-on quelque chose contre la sincérité de ses ouvertures à dom Bosco ? Non. Ce n'est pas le même Hugo qui a parlé dans l'un et l'autre cas. Dans le testament, fait pour la publicité, c'est le V. Hugo de la galerie que l'on entend ; dans l'entrevue avec dom Bosco, c'est le vrai V. Hugo qui s'ouvre, c'est le fond de l'âme qui se révèle.

Est-ce une chose spéciale à Hugo que ce phénomène de dédoublement ? Hélas ! c'est la pauvre humanité. La race des Nicodème est innombrable, et éternelle. Et le cas de S. Pierre, sa profession de foi, si sincère et si ferme dans l'intimité du Cénacle, suivie, à quelques heures de là, de ce que l'on sait, est-ce donc quelque chose de si beau ? Mais, entre tant de victimes que fait le respect humain, il n'en est pas beaucoup d'aussi lamentablement asservies que V. Hugo. La poursuite de la plus vile popularité, c'est toute l'histoire de ses quarante dernières années. Drumont en citait un jour un trait dont il fut témoin et qui est tout ce qu'il y a de plus pitoyable.

> Un jour, raconte Drumont, un imbécile qui rédigeait, je crois, un journal de province, déclara qu'il fallait mettre en location toutes les églises, où l'on établirait des théâtres ou des bals publics selon l'occasion.
>
> — « Cher maître, vous rappelez-vous, demandai-je au grand poète, la parole charmante que vous adressa la duchesse d'Orléans qui vous disait en revenant de Notre-Dame : — *Monsieur Victor Hugo, je viens de visiter votre église !* — Etes-vous d'avis qu'on établisse un bastringue ou un café-concert dans l'auguste basilique que vous avez célébrée ? »
>
> Victor Hugo hésita. Puis, comme l'imbécile le regardait, il répondit : — « *Certainement,* » — mais très bas, je dois le reconnaître.

La secte le tenait. Elle montera la garde jusqu'au dernier moment, surtout au dernier moment. En ce mois de mai 1885, quand on sut que le grand homme était frappé de congestion pulmonaire et qu'il n'y avait nul espoir de le sauver, l'archevêque de Paris (cardinal Guibert), puis Mgr Freppel (à titre de collègue du malade au Parlement) lui écrivirent des lettres admirablement touchantes. Elles ne lui furent pas remises. Lockroy, qui avait épousé la veuve de Charles Hugo (un des fils du poète) et qui fut un des pires politiciens de ces années 80, les pires années de la République, qui d'ailleurs détestait Hugo cordialement et en était détesté non moins, Lockroy s'était installé au chevet du mourant et ne laissait pénétrer personne de suspect. C'est lui qui opposa à l'offre du cardinal Guibert un refus sec. La secte pouvait être tranquille ; et les journaux radicaux *Justice* et *Voltaire* en disaient leur joie : « On peut être rassuré, y lisait-on, Victor Hugo est bien protégé sur son lit de souffrance contre cette monstrueuse profanation catholique qui s'exerce sur les malades vaincus par la nature, pour déshonorer leur œuvre,

et qui cherche à mutiler plus que le corps, la pensée et la gloire. »

Toutefois, dès le lendemain des funérailles, des rumeurs commencent à circuler. *Le Monde,* rendant (3 juin) compte des obsèques, ajoute : — « On nous demande s'il est vrai que Victor Hugo ait prié l'un des quatre médecins qui l'ont soigné de lui amener un prêtre ? On nous demande s'il est vrai que ce médecin ait fait part du désir formel du moribond à sa famille ? Nous ne pouvons répondre à ces questions délicates, mais nous croyons devoir les répéter ici, comme un écho des bruits qui circulaient partout dans la journée d'hier. »

Le chroniqueur du *Monde* ajoute ce trait. Il avait remarqué, non sans étonnement, sur le côté gauche du catafalque, à l'entrée du Panthéon, une grande croix d'immortelles, surmontée d'une pensée :

— « Qui a placé là cette croix ? disons-nous.

— « C'est moi, Monsieur, nous répond une dame en deuil. J'ai vu Victor Hugo la veille de sa mort ; je lui ai demandé la permission de déposer cette croix sur son cercueil ; il m'y a formellement autorisée. Sa pensée et la mienne sont unies dans cette fleur que vous voyez au-dessus de l'emblème. Ah ! c'est qu'il croyait en Dieu, lui !

— « Alors, il était chrétien ?

— « Il croyait en Dieu. »

Puis, le silence se fait.

En 1902, un témoignage tout autrement net nous est apporté par le P. Suau *(Etudes,* 20 février). Un ancien acteur, grand admirateur du poète et ami de son valet de chambre, est admis à le voir une heure à peine après son décès. Surpris de l'expression d'angoisse terrible et désespérée empreinte sur le visage du mort, et de la crispation de ses mains : — « Mais dans quel état il est ! dit-il au valet de chambre. — Ah ! Monsieur, répond celui-ci, au moment de passer, M. Victor Hugo s'est soulevé d'un bond désespéré, ses doigts sont devenus crochus, et il a crié deux fois : *Un prêtre ! un prêtre !* » — L'acteur se retira très ému et dit à sa fille : — « Je ne veux pas mourir comme cela ; si j'étais malade, tu irais chercher le R. P. Monsabré. » Il ajouta : — « Je ne divulguerai pas cela ; mais c'est égal : c'est terrible ! »

L'acteur était mort quand le P. Suau a écrit ces lignes. Mais c'est sa fille même qui avait raconté le trait, peu après la mort du poète, à une personne qui venait de le redire au Père, en donnant des noms que celui-ci tait par discrétion. — « La fille de l'acteur, ajoute-t-il, habite Paris où, en 1894, elle s'est mariée. Rien ne me permet de douter de sa parfaite véracité. »

De nouvelles précisions nous sont venues plus récemment, en 1920. Le P. Drévès, des Missions Etrangères, a donné, dans une petite revue anglaise, *Stella maris* (janvier 1920), d'ailleurs dans un but d'édification et avec des embellissements qui sentent la littérature, un récit de la conversion de Victor Hugo. *La Croix* du 30 janvier 1920 a accueilli l'information du P. Drévès, qui a été ensuite soumise à une critique nécessaire par le P. Abel Dechêne *(Etudes,* 5-20 juin 1920). Le P. Drévès s'appuyait sur le témoignage d'un prêtre français, qu'il appelait le P. Louis, de son vrai nom M. l'abbé Edouard Baste (âgé de 83 ans en cette année 1920). Le P. Dechêne s'est abouché avec M. Baste, et par ailleurs il se donne comme l'ami du P. Drévès.

M. Baste a longtemps habité Jersey, et pendant les vacances il desservait la Chapelle française de Guernesey, qui, de 1855 au 5 septembre 1870, fut le séjour de V. Hugo. Il a été souvent reçu par celui-ci ; et l'accueil fut toujours très cordial. Il l'abordait avec un cœur et un regard de prêtre, et le grand homme ne s'en montrait pas malheureux. Un jour qu'ils se trouvaient en tête à tête, Hugo lui demanda : « Avez-vous lu de mes poésies ? — Oui, Monsieur, de vos premiers recueils. Certaines étaient fort belles et semblaient écrites avec la plume d'un ange. — Oui, dit rêveusement le poète, et après... ce fut une autre plume... »

Hugo tenait à faire décorer l'autel de la Sainte Vierge, dans cette Chapelle française dont M. Baste était le desservant pendant les vacances du curé. Il envoya son jardinier ; on dut fermer la chapelle trois jours durant, pour la transformer en un véritable jardin d'hiver, avec palmiers, fleurs et jets d'eau. Mais M. Baste ne put décider ensuite le poète à venir juger lui-même de l'effet. — Le P. Suau avait entendu parler, lui aussi, à Guernesey, de cette répulsion du poète à franchir le seuil de l'église : — « Dans la pauvre Chapelle française de Guernesey *que l'exilé ne visita jamais...,* j'ai prié Dieu pour le poète. »

Autre trait : Hugo affirma un jour à M. Baste qu'il avait promis à sa mère de dire tous les jours un *Ave Maria* et qu'il n'y manquait jamais. M. Baste tient beaucoup à cette confidence, qui peut paraître extraordinaire, mais qui heureusement n'est pas invraisemblable : pareil trait n'est pas rare. Est-ce de cet engagement que s'acquittait Hugo, lorsque sa vieille servante le surprenait à genoux, *souvent,* devant une croix, et n'osait plus le déranger ?

A Hauteville House, la demeure du poète à Guernesey, vivait une pieuse paroissienne de la Chapelle française, que l'on appelait couramment Mlle Hugo et qui était Mme Julie Chenay, sœur de Mme Hugo, mariée au graveur Paul Chenay, qui d'ailleurs l'avait délaissée. Des années et des années, elle servit de secrétaire à Hugo ; et, cinq ans encore après sa mort, elle ne prononçait pas son nom sans une sorte de crainte. Excellente petite personne, qui un grand quart de siècle avait entendu, subi toutes les railleries et tous les blasphèmes de l'anticléricalisme romantique, mais qui, incapable de juger mal, excusait tout, n'avait jamais un mot de reproche ni d'amertume pour personne, et aimait, dit M. Baste, à offrir ses communions pour son « cher beau-frère, » comme elle l'appelait.

Voici maintenant ce qui concerne les derniers

moments du poète. M. Baste avait continué à exercer le saint ministère en Angleterre. Or, au cours de 1885 (l'année de la mort de V. Hugo), se trouvant de passage à Paris, il entendit, probablement dans un salon de la rue St-Dominique, le récit de la conversion *in extremis,* récit dont voici la substance. Averti par un de ses médecins, Hugo aurait manifesté le désir de recevoir le prêtre. La famille ne voulut rien entendre. Le médecin annonça au malade que le prêtre se trouverait à telle heure déterminée sur un balcon donnant en vis-à-vis de sa chambre, au-dessus d'une petite cour, à l'arrière de la maison, et que lui, Hugo, n'aurait qu'à dire de tout son cœur l'acte de contrition. A l'heure dite, le prêtre était au balcon ; le médecin, seul dans la chambre, ouvrit la fenêtre, et le malade reçut, en pleine conscience et avec les signes de la plus vive componction, l'absolution.

Assurément il n'y a, dans ce récit, rien d'invraisemblable. Les détails topographiques sont exacts : la chose était possible matériellement. Et moralement aussi : ce n'eût pas été, pour un prêtre zélé, une trouvaille de génie que d'introduire un ami dans la place et d'y fulminer une absolution de l'extérieur. — Quant aux personnages, aux quatre médecins qui auraient été présents au chevet du malade, sont à laisser de côté d'abord les docteurs Sée (israélite) et Vulpian, qui d'ailleurs ont opposé un démenti formel dès qu'ils se sont vus mis en cause par les bruits rappelés plus haut, au lendemain des funérailles. Est à laisser de côté probablement aussi le Dr Emile Allix, dont il n'y a pas de démenti, sans doute parce qu'on ne l'a pas mis en cause. Reste le Dr Després, plus libéral que ses confrères ; mais il a déclaré, lui aussi, ne rien savoir et n'avoir rien entendu dire ; il a seulement confirmé, d'après « une personne digne de foi, » « que la démarche de Mgr Freppel et la lettre du cardinal n'avaient pas été connues de Victor Hugo. » — Mais, au surplus, il n'est pas du tout nécessaire que ce soit un médecin qui ait servi d'intermédiaire entre le mourant et le prêtre : toute autre personne de bonne volonté y pouvait suffire, une personne, par exemple, du type de la dame à la croix d'immortelles mentionnée plus haut.

Mais la vraisemblance d'une chose ne prouve rien en faveur de sa réalité. Il faut, pour l'établir, un témoignage authentique. Et nous n'en avons pas. Ce que M. Baste a entendu dans un salon dont il ne se rappelle même pas le nom n'est qu'un des multiples on-dit de 1885. M. Baste y croit fermement : « Ma mémoire ne me permet d'affirmer que ceci, écrivait-il naguère au P. Dechêne (12 mars 1920) : les circonstances dans lesquelles le *fait* de la conversion et de l'absolution validement donnée par un prêtre me fut raconté *ne me laissent absolument aucun doute...* Je garde une certitude absolue que Victor Hugo a fait une mort repentante et chrétienne. Que les autres disent ou croient ce qu'ils veulent, y compris vous-même, mon cher critique et ami... » Nous lui envions sa belle certitude ; mais, jusqu'à plus ample informé, nous ne voyons ici qu'une possibilité, une espérance. Sans compter que le récit Baste ne cadre que difficilement avec l'information Suau, qui, celle-ci, nous paraît tout autrement digne de retenir l'attention. On pourrait dire, sans doute, qu'il est très possible que, même après l'absolution du récit Baste, Hugo ait été pris encore *in extremis* de la crise de désespoir du récit Suau. C'est possible, à la rigueur, oui ; mais combien cette crise suprême, telle que l'acteur nous l'a décrite, s'explique mieux si le prêtre vraiment est resté totalement absent de l'agonie du malade !

III. — Par la discussion qui précède, on voit qu'il n'est pas toujours facile de faire la lumière sur la fin des grands hommes, même par notre temps d'interviews sans discrétion et d'information à outrance (cf. déjà *Ami,* p. 474). Et quand la lumière est faite, l'erreur n'en persiste pas moins à trouver cours. Je lisais l'autre jour, au t. I (p. 122) d'une *Histoire de la Congrégation de Notre-Dame du Bon-Secours de Paris* (dont l'auteur est une dame du monde), que Musset, qui à plusieurs reprises, au cours de ses dix-sept dernières années, avait reçu les soins des Sœurs de Bon-Secours, eut le tort de ne pas mettre sa vie en harmonie avec les exhortations des religieuses (ceci n'est que trop vrai) et « quitta ce monde sans qu'une prière, sans qu'une parole de pardon fût tombée sur son âme. » Ceci n'est pas vrai : Musset a reçu l'absolution avant de mourir (2 mai 1857), comme l'a établi Edmond Biré au t. I de la grande édition des *Œuvres complètes* publiée pour le cinquantenaire de la mort du poète (p. LXXIII-LXXVIII, cf. déjà le *Berryer* du P. Lecanuet, p. 384), encore qu'il subsiste une hésitation sur le nom même du prêtre qui l'a réconcilié avec Dieu sur son lit de mort et qui très probablement fut l'abbé de Mauléon.

Musset n'a jamais été le blasphémateur que fut Hugo ; ses désordres n'ont jamais eu le caractère monstrueusement cynique des désordres d'Hugo ; et surtout dans sa vie, si coupable qu'elle ait été, il n'y a pas trace d'orgueil, de cet orgueil d'esprit qui est le pire obstacle à la miséricorde. Il avouait ses fautes :

> Le seul bien qui me reste au monde
> Est d'avoir quelquefois pleuré :

distique immortel qui, selon le mot de Veuillot, protégera toujours sa mémoire. La page que l'on cite souvent de lui sur le Christ nous vient d'un de ses bien mauvais livres de jeunesse *(Confession d'un enfant du siècle,* écrit à vingt-cinq ans, en 1836) : la vue d'un crucifix sur le cœur de Brigitte expirante, au moment où il est hanté de la pensée de la tuer et de se tuer ensuite pour qu'elle ne soit pas à un autre, réveille en lui, sinon la foi, du moins le sentiment religieux ; il pousse ce cri magnifique : « *Seigneur mon Dieu,* dis-je en tremblant, *Seigneur mon Dieu, vous étiez là !...* Que ceux qui ne croient pas au Christ lisent cette

page ; je n'y croyais pas non plus... Empoisonné, dès l'adolescence, de tous les écrits du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété... Je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte et sans révélation... L'orgueil fermait ma bouche à la prière, tandis que mon âme effrayée se réfugiait dans l'espoir du néant. J'étais comme ivre et insensé quand je vis le Christ sur le sein de Brigitte ; mais, bien que n'y croyant pas moi-même, je reculai, sachant qu'elle y croyait... Ah ! que je le sentis jusqu'à l'âme, et que je le sens maintenant encore ! *quels misérables sont les hommes qui ont jamais fait une raillerie de ce qui peut sauver un être !*... Comment ose-t-on toucher à Dieu ? » Et il poursuit :

Et toi, Jésus, qui l'as sauvée, pardonne-moi... Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre Fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples[1] ; mais, grâce au Ciel, là où je te trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler. Une fois avant de mourir je t'aurai du moins baisé de mes lèvres sur un cœur qui est plein de toi... Souviens-toi qu'un infortuné (lui-même) n'a pas osé mourir de sa douleur (de la mort de Brigitte) en te voyant cloué sur ta croix ; impie, tu l'as sauvé du mal ; s'il avait cru, tu l'aurais consolé. Pardonne à ceux qui l'ont fait incrédule, puisque tu l'as fait repentant ; pardonne à tous ceux qui blasphèment ! ils ne t'ont jamais vu, sans doute, lorsqu'ils étaient au désespoir ! Les joies humaines sont railleuses, elles dédaignent sans pitié. O Christ ! les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi ! pardonne : quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard ; plains-les de se croire à l'abri des tempêtes, et d'avoir besoin, pour venir à toi, des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants ; pardonne-nous de rêver que nous sommes des impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est, pour nos vanités, qu'elles essayent de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont que des ombres qu'un regard de toi fait tomber... C'est la douleur qui nous conduit à toi... Nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image ; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux.

[1] Déjà quelques années auparavant, il avait exprimé des pensées et des regrets analogues dans son prestigieux poème de *Rolla* (publié *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1833 : il avait vingt-trois ans) :

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants...
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux...
...Qu'il soit permis...
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
...De pleurer, ô Christ, sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi !
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?
Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.
Nous attendons autant, nous avons plus perdu...
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes ?...
Où donc est le Cénacle ? où donc les Catacombes ?...
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine ?...
Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés...
Vois-tu, vieil Arouet ? cet homme plein de vie *(Rolla, qui va se suicider)*...
Sois tranquille, il t'a lu. Rien ne peut lui donner
Ni consolation ni lueur d'espérance...
Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu...
Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides ?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel ?...
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie ;
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien, vous l'avez fait.
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait !...
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer ;
Tout est grand, tout est beau, — mais on meurt dans
...On ne croit plus aux prêtres, [votre air.
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu...
Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste :
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.
(Escousse, jeune poète, auteur, à dix-neuf ans, de deux drames et d'une tragédie en cinq actes : la dernière de ces pièces ayant échoué, il se suicide, avec son collaborateur Auguste Lebras, 1832).
Point d'amour ! et partout le spectre de l'amour !
Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer !...
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux !
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux,
Et, quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment ! oh ! vous étiez heureux !

Dans ses voyages, il n'emportait que trois livres : Pascal, La Bruyère et l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le jour vint, en ses dernières années, où il fit du Nouveau Testament son livre de chevet. Une dame qui visitait sa chambre peu après sa mort vit sur un meuble un *Nouveau Testament* tout usé ; la servante, qui ne savait sans doute pas lire, de s'écrier alors : « O madame, ce livre ! Je ne sais pas ce que mon pauvre maître pouvait y trouver. Il avait pris une passion pour ce volume. A la fin, pour l'avoir la nuit à sa portée, il le mettait sous son oreiller. Et si souvent je l'ai trouvé en larmes, le lisant ! »

En 1840, au cours d'une grave maladie (fluxion de poitrine), il fut soigné par une religieuse de Bon-Secours, Sœur Marceline, qui prit sur lui un empire considérable. En 1844, nouvelle maladie (pleurésie) : « Ma bonne sœur Marceline est revenue, écrit-il (14 mai 1844), plus une seconde avec elle, bonne, douce, charmante comme elles le sont toutes, et de plus femme d'esprit. » Depuis, de temps à autre, à des intervalles de plusieurs années, écrit Paul de Musset (frère d'Alfred), sœur Marceline venait s'informer de son malade, causait avec lui un quart d'heure, et puis s'envolait : « Apparitions angéliques, malheureusement trop rares, mais qui arrivèrent toujours si à propos qu'Alfred les considérait comme les faveurs d'une puissance mystérieuse et consolatrice. » Il avait même composé des stances *A la sœur Marceline ;* et celle-ci obtint de lui la promesse d'être fidèle à quelque pratique religieuse. Elle lui laissa, en partant, une petite amphore en laine tricotée et une plume qu'elle avait brodée avec des fils de soie de diverses couleurs, et sur laquelle on lisait cette devise : *Pensez à vos promesses*. Musset demanda que plume et amphore fussent enfermées avec lui dans son cercueil : ce qui fut exécuté.

Il avait rappelé, au cours de sa dernière maladie, le souvenir de Sœur Marceline et aussi du P. de Ravignan, avec qui il avait été en relations. Mais on ne voit pas qu'il y ait eu, en ces derniers jours, de religieuse à son chevet. Sur la présence du prêtre, on a le témoignage de M. de Lamarzelle, sénateur du Morbihan, qui, en réponse à une demande de renseignements, écrivait au P. Delaporte (18 juillet 1891) que c'est de l'abbé Truchon,

vicaire à Ménilmontant, qu'il tenait l'assurance que Musset s'était « confessé et bien confessé. » Et devant l'étonnement du jeune Lamarzelle (alors étudiant et membre de la Conférence Olivaint) à cette attestation : « Oui, me répondit l'abbé Truchon, je suis certain de ce que je dis ; j'ai vu le prêtre qui a confessé Musset, *au moment où il sortait de chez le poète mourant;* et il m'a dit : Je suis bien heureux ; je viens de réconcilier avec Dieu ce pauvre Musset. » M. de Lamarzelle ajoute que l'abbé Truchon lui a nommé le confesseur, mais que malheureusement il ne se souvient plus de ce nom ; qu'il ne croit pas que ce soit l'abbé de Mauléon ; qu'il ne se rappelle pas l'avoir vu à la Conférence Olivaint ; et que l'abbé Truchon est mort depuis quelques années. C'est une autre version (transmise par Mme de Janzé) qui désigne l'abbé de Mauléon et prétend que c'est lui-même qui aurait déclaré (à la Conférence Olivaint) avoir confessé Musset à son lit de mort. Il y a une légère divergence entre ces deux témoignages, mais qui n'entame pas le fond des choses, à savoir, le fait même de la confession de Musset. Et cette divergence même n'est pas irréductible : il est très possible que l'abbé de Mauléon n'ait pas assisté à la séance de la Conférence Olivaint où il fut question de Musset et qu'il y soit venu ensuite apporter son témoignage. M. de Lamarzelle ne cite que le témoignage de l'abbé Truchon parce qu'il ne connaît que celui-là et que celui-là est jugé par lui suffisant ; mais le témoignage de l'abbé de Mauléon a été enregistré, comme j'ai dit, par le P. Lecanuet, qui, comme chacun sait, ne manque pas de sens critique. — Musset mourut la nuit du 1er au 2 mai 1857, à quarante-sept ans, dans son appartement du no 6 de la rue du Mont-Thabor. Les obsèques furent célébrées à Saint-Roch, et l'inhumation eut lieu au Père-Lachaise. « Nous étions vingt-sept en tout, » dit Arsène Houssaye. Ce ne sont pas toujours les funérailles les plus modestes qui sont les moins riches de sympathies et de prières.

Nous saisissons avec bonheur cette occasion de dire un mot de ces religieuses de Bon-Secours qui vont célébrer le centenaire de leur fondation le 24 janvier prochain (maison-mère, rue Notre-Dame des Champs, 20, Paris VIe) et qui furent la première Congrégation de Sœurs gardes-malades établie en France.

Ce fut quelque chose de bien humble que le berceau du Bon-Secours. Il y a un peu plus de cent ans, en 1821 et 1823, à Paris, à l'ombre de Saint-Sulpice, dans un pauvre appartement de la silencieuse rue Cassette, quelques jeunes filles s'essayaient au ministère, alors nouveau, de Sœurs gardes-malades à domicile. C'étaient de bien simples filles. Ce n'est pas même à elles qu'était venue l'idée de se grouper en association : l'initiative était partie d'une grande dame, Mme de Montale. Mais celle-ci rêvait d'une Association quasi-laïque, — laïque non point sans doute dans son esprit, mais dans son organisation, qu'elle voulait tenir en dehors de toute juridiction ecclésiastique. Nos simples filles, avec leur bon sens chrétien, comprirent, dès les premiers mois d'essai, que ce n'était pas possible, que la charité, création du Christ, ne peut se développer, s'organiser que dans l'Eglise et par l'Eglise, Epouse du Christ. Mme de Montale les laissa à elles-mêmes, à leur absence de ressources ; mais, courageuses, elles se réunirent sous la direction de M. de Pierre, curé de Saint-Sulpice, dans l'obéissance à l'une de leurs compagnes qu'elles s'étaient élue pour Supérieure, Joséphine Potel. C'était, — ce sera des années encore, — le dénûment, l'extrême pauvreté. Dieu les soumettait à la loi providentielle qui veut que naissent dans l'obscurité, dans l'humilité de Bethléem et de Nazareth, toutes les œuvres promises aux fécondités de l'apostolat.

L'archevêque de Paris, Mgr de Quélen [1], après deux années d'observation recueillie, juge que le doigt de Dieu est là. Et non seulement il autorise la nouvelle Congrégation, mais il se réserve le titre de fondateur et préside lui-même la première cérémonie de profession, le samedi 24 janvier 1824, dans la chapelle de la Vierge, à l'église St-Sulpice. C'est lui qui donne aux nouvelles religieuses leur nom de Sœurs du Bon-Secours, un nom qui dit tout ce qu'elles sont, « infiniment secourables aux corps et aux âmes, toujours prêtes à se donner, à se prodiguer. » Il les institue sous le patronage de Notre-Dame Auxiliatrice, avec S. Joseph comme Patron secondaire; et depuis, la Supérieure Générale, tant que durent ses fonctions, porte le nom admirablement touchant de Sœur Marie-Joseph. Toujours il aimera à redire qu'il regarde la fondation des Sœurs du Bon-Secours comme l'une des gloires les plus signalées de son épiscopat. Sur son lit de mort, c'est par elles qu'il voudra être assisté : « *Mes Sœurs, donnez-moi votre bon secours.* » « *Notre-Dame de Bon Secours, soyez-moi de bon secours,* » aimait-il à répéter.

La première Supérieure Générale, Joséphine Potel, fut enlevée soudain (6 mai 1826) par une affection de poitrine, suite de privations et de mortifications excessives : « Victime placée à la base de l'Institut, ont dit ses filles, et devant assurer son existence par un holocauste prématuré. » C'est sous le gouvernement de Mère Geay, qui trente-quatre années durant (1826-1860) a été ensuite Supérieure Générale et qui reste vénérée comme la grande organisatrice de la Congrégation naissante, que les Sœurs ont obtenu (1827) la reconnaissance légale

[1] Mgr de Quélen, une des gloires du siège épiscopal de Paris au XIXe siècle : né en 1778, ordonné prêtre en 1807, attaché par le cardinal Fesch à la grande-aumônerie, sur la recommandation de M. Emery, — attaché ensuite, après le Concile national de 1811, à la paroisse St-Sulpice et à l'aumônerie des hôpitaux militaires ; — nommé par le cardinal de Talleyrand directeur spirituel des établissements d'instruction placés sous sa juridiction, — puis vicaire général et, en 1819, coadjuteur du cardinal, — archevêque de Paris en 1821, pair de France en 1822, membre de l'Académie Française en 1824 ; fervent royaliste, mais d'une indépendance tout apostolique vis-à-vis du pouvoir, qui le lui fit expier et ne lui ménagea pas les tracasseries. Le jour où il bénit, n'étant encore que coadjuteur (1820), la première pierre de la Chapelle Expiatoire, il éleva la voix, sans succès d'ailleurs, pour demander l'amnistie des conventionnels régicides exilés.

du pouvoir civil au titre de « première association de religieuses gardes-malades établie en France »[1]. Elles ont reçu du Saint-Siège, le 1er juin 1864, le premier Bref, très élogieux, de recommandation, puis, cinquante ans après la fondation, le 16 juin 1875, le Bref d'approbation définitive de l'Institut.

Elles étaient douze, le 24 janvier 1824. La bénédiction de Mgr de Quélen les multiplie : — « Mes pauvres enfants, je n'ai pas de lits pour vous coucher, » disait la Mère Potel devant l'afflux des novices, quelques mois à peine après la cérémonie du 24 janvier. Elle n'avait pas de lits ; mais les Sœurs avaient l'amour, l'esprit de mortification, d'abnégation ; et tout s'arrangeait. Depuis, la Providence les a répandues à travers la France, surtout dans nos diocèses du Nord et de l'Ouest, puis en Angleterre, en Irlande, et dans l'Amérique du Nord. Elles restent partout gardes-malades à domicile ; mais elles se donnent aux cliniques, aux hôpitaux, aux dispensaires.

La Providence les a orientées encore vers cette grande infirmité qui fut si chère au Cœur de Jésus et qui s'appelle l'enfance. Dès leur seconde année, dès 1825, une noble chrétienne les appelait à Lille ; et comme la municipalité lilloise n'acceptait la fondation qu'à la condition que les Sœurs se chargeraient aussi de plusieurs classes gratuites, la Mère Potel a vu là une indication divine, et ses Religieuses ont pris des écoles à Lille. Elles en ont pris d'autres ensuite, mais toujours d'enfants du peuple. Elles ont eu jusqu'aux lois Combes les écoles des mines de Lens. Elles ont pris des orphelinats. Elles ont reçu, en 1833, des mains de Mlle Buchère, qui l'avait fondé en 1808 et qui avant de mourir désirait en assurer l'avenir, l'orphelinat de la Providence, dont la ferveur a été une source intarissable de bénédictions spirituelles pour la Congrégation et pour ses malades : aux prières des orphelines de la rue du Regard Dieu maintes fois a répondu par des grâces vraiment extraordinaires de conversions.

Et parmi tant de détresses que la guerre, comme toutes les guerres, plus que toutes les autres guerres, a entraînées après elle, il semble que c'est à cet apostolat de l'enfance et de la jeunesse abandonnées que la Providence, par la voix des évêques, invite les Sœurs à donner une part grandissante de leur dévouement. De divers côtés on les sollicite de prendre des patronages. Elles ont déjà commencé à répondre aux appels des évêques. Elles continueront, dans la mesure du possible, au delà du possible. L'appel de Mgr de Quélen sur son lit de mort n'a cessé de retentir à leur cœur : « *Mes Sœurs, donnez-moi votre bon secours.* » Elles seront toujours prêtes à porter leur « Bon Secours » à toutes les infirmités, à toutes les faiblesses, toujours fidèles à leur divine vocation, qui est, à travers le secours donné aux corps, de faire aimer le Secours des Chrétiens, la Vierge Auxiliatrice leur céleste Patronne, de porter aux âmes, avec la charité, Dieu : *Ubi caritas et amor, Deus ibi est* (Liturgie du Jeudi-Saint, au *Mandatum).*

IV. — La secte avait monté la garde au chevet de V. Hugo mourant. Elle va faire trophée maintenant de sa dépouille mortelle. Par un suprême raffinement d'orgueil, Hugo avait demandé le char des pauvres : il savait ce que serait le char des pauvres pour lui ! Après le scandale de la mort sans prêtre, on eut le scandale des funérailles « nationales, » et d'abord le scandale de la veillée mortuaire dans l'appartement du défunt. Il faut lire le récit de ces choses dans Léon Daudet, *Fantômes et vivants,* p. 144-157. Daudet était là, aux toutes premières loges pour voir : il est le fils d'Alphonse ; il a épousé, en premières noces, la petite-fille de V. Hugo ; il est de la famille ; et il sait ouvrir les yeux.

Les poètes ont demandé à passer la nuit autour du corps de leur maître à tous : le Juif Catulle Mendès en tête, Paul Arène, Jean Aicard, Emile Blémont, quelques autres encore. La première heure, cela va bien ; ils prennent des airs prostrés et tristes. Mais dès l'heure suivante, les langues se délient : — « Quand on ne prie pas, note justement L. Daudet, quand on pense que tout est fini avec le souffle et le dernier battement du cœur, il est malaisé de se tourner les pouces en silence autour d'une telle aventure. La mort sans l'Eglise est sans grandeur. Elle a l'air un peu d'une formalité administrative, d'une opération d'arithmétique physiologique, d'une soustraction charnelle : Un tel y était, il n'y est plus, ça fait moins un. A qui le tour ?... » Mendès, déjà éméché par quelques verres d'absinthe ou de vermouth, se met à débiter des anecdotes de sorcellerie, de revenants, morts soudain réveillés et parlant... Alors survint un neveu du poète, Léopold Hugo, avec un chevalet, une toile et une boîte à couleurs : il vient faire le portrait de l'oncle, et s'installe au pied du lit... Mais voilà qu'une hilarité folle s'empare de tous les assis-

[1] Et l'on sait que leur exemple a été fécond et que d'autres Congrégations se sont formées, en divers lieux, sur le modèle inauguré par elles. — L'Eglise certes n'a pas attendu le XIXe siècle pour soigner les pauvres à domicile ; aucune misère n'est jamais restée sans secours. Mais ce qu'on n'avait pas encore fait, c'était d'organiser dans le cadre de la vie religieuse cette forme de charité à domicile. Ce soin des pauvres à domicile était la vocation spéciale des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul ; mais précisément S. Vincent n'avait pas voulu qu'elles fussent religieuses, à la différence des Filles de l'Hôtel-Dieu (Augustines) qui sont, leur dit-il, « Filles de la Charité et religieuses tout ensemble, ... avec cette différence qu'elles servent les malades chez elles et n'assistent que ceux qu'on leur amène, tandis que vous, vous les allez chercher chez eux, et assistez ceux qui mourraient sans secours, n'osant en demander... Vous allez les chercher dans leurs maisons, ce qui ne s'est jamais fait jusqu'ici...

« Vous faites en cela, poursuit le Saint, ce que N.-S. faisait. Il n'avait point de chez lui ; il allait de ville en ville, de village en village et guérissait tous ceux qu'il rencontrait. Eh bien ! mes sœurs, cela ne vous montre-t-il pas bien la grandeur de votre vocation... ? Quoi ! faire ce qu'un Dieu a fait sur la terre ! .. Oh ! demandez à Dieu la grâce de bien connaître la grandeur de votre emploi et la sainteté de vos actions...

« L'esprit de la Compagnie (des Sœurs de Charité) consiste à se donner à Dieu pour aimer N.-S. et le servir en la personne des pauvres corporellement et spirituellement en leurs maisons ou ailleurs, pour instruire les pauvres filles, les enfants et généralement tous ceux que la divine Providence vous envoie... » (*Entretiens* de S. V. de Paul, entretiens des 2, 9 et 24 février 1653, sur l'esprit de la Compagnie, au t. IX des *Œuvres Complètes,* p. 583-4, 592-3, édition Coste. Nous avons annoncé l'autre jour, p. 656, le t. I de cette nouvelle édition, la seule complète. Le t. II vient de paraître, in-8 de 747 p., et termine l'ouvrage : le dernier Entretien publié est du 27 août 1660, un mois avant la mort du Saint).

tants... Un à un, les poètes se lèvent et sortent dans l'escalier, laissant l'artiste-neveu en tête à tête avec son modèle. Un café en face était resté ouvert, malgré l'heure tardive : Mendès propose d'y entrer. Et c'est l'orgie... Vers l'aube, une mouche étant entrée, attirée par les verres et les bouteilles, Mendès, de plus en plus émerveillé, prétend que c'est une abeille, très probablement l'âme d'Hugo, qui revient au milieu de ses fils spirituels :

Il était sinistrement, déplorablement saoul, livide et fétide, mais s'obstinait à déclamer des lambeaux des *Châtiments* et de la *Légende des siècles*.

Quand je lus, le surlendemain, dans les feuilles, le récit de cette nuit macabre devenue, sous la plume d'informateurs stylés, une sorte de libation platonicienne, je compris le rôle du mensonge imprimé à travers la société contemporaine.

Après cette veillée au domicile du mort et dans le café voisin, c'est la veillée sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile :

Sur la place de l'Etoile, les deux nuits suivantes, la profanation devait être pire. Le catafalque reposait sous l'Arc, gardé par des municipaux à cheval et par des sergents de ville. L'intérieur d'un pilier avait été réservé à la famille. Lockroy, éliminant la parenté directe, notamment Georges Hugo, recevait, en habit et cravate blanche, les députés, sénateurs, conseillers municipaux et journalistes qui se bousculaient dans l'étroit escalier. Sa grande préoccupation était que Vacquerie et Meurice[1], au jour des funérailles et du transfert au Panthéon, ne figurassent point à part, à une place d'honneur. Il les eût voulus mêlés au reste du cortège, confondus dans la foule, car il leur portait une haine solide... Il désirait surtout apparaître comme l'ordonnateur, le grand organisateur d'une cérémonie qui devait être, dans l'esprit des politiciens, le type des solennelles pompes laïques de l'avenir. On répétait : « Le peuple aime les fêtes. Il faut que la démocratie lui donne de belles fêtes. » Celle-ci, comme les autres, dégénéra en chienlit.

...Le préfet de police, déconcerté sans doute par la nouveauté des circonstances, perdit la tête. Une consigne de mollesse permit aux apaches, qui s'étaient donné rendez-vous là, de mener impunément leur ignoble saturnale. Ils gobelottaient par groupes, avec leurs compagnes débraillées, à quelques pas du catafalque, sous l'œil bienveillant des gardiens de la paix. Une lie de salons, de cercles, et de cabarets de nuit s'était jointe à cette lie du ruisseau. Les messieurs et leurs dames voisinaient avec les poteaux et les gonzesses, leur passaient des bouteilles, chantaient avec eux des refrains obscènes, se disputaient, hoquetaient, s'embrassaient, vomissaient. La fraternité des grandes soirées révolutionnaires devait ressembler à cela. Les admirateurs de Hugo, écœurés, avaient abandonné la place à cette sarabande, qui fut une honte nationale.

Enfin ce fut le jour des funérailles et l'énorme défilé, de l'Arc de Triomphe au Panthéon : triomphe de la secte, relevé d'une spoliation sacrilège. C'est pour la circonstance que le Panthéon, jusque-là (depuis 1850) église Sainte-Geneviève, fut laïcisé et redevint le lieu profane qu'il avait déjà été sous la monarchie de juillet : par décret ministériel, Jésus-Christ dut quitter son Tabernacle et céder la place à Hugo.

Drôle de peuple que le peuple français ! notait même un Edmond de Goncourt dans son Journal à la date du 22 mai. Il ne veut plus de Dieu, plus de religion, et vient-il de débondieuser le Christ, il bondieuse Hugo...

(Le 1er juin). Cette kermesse (les funérailles) me dégoûte, et je remercie mon état de souffrance, qui me permet de ne pas m'y mêler. Il me semble que la population parisienne, sevrée des fêtes qu'elle aime par la République, a remplacé la promenade du bœuf gras par les funérailles de Hugo.

V. — M. Gustave Simon a publié cette année Les Tables tournantes de Jersey, *Procès-verbaux des séances,* in-12 de 394 p., 6 f., Paris, Louis Conard. Nous avons dit ici, *Ami* 1921, p. 497-501, la place énorme qu'a tenue le spiritisme dans les trente-deux dernières années d'Hugo, son influx détraquant sur le cerveau du poète. Au détraquement cérébral d'Hugo on assignait pour cause un orgueil qui fut colossal ; mais à cet orgueil extraordinaire il y eut une cause extraordinaire aussi, qui fut le spiritisme. Songez un peu : tous ces grands hommes qui se dérangent de leur éternité au commandement des Tables, ce sont toujours ses propres idées à lui qu'ils lui renvoient ! Eschyle, Dante, Shakespeare, Tyrtée, Racine, Molière, Byron, Walter Scott, André Chénier, Mahomet, Isaïe, Platon, Annibal, Galilée, le Lion d'Androclès, etc., ils ne savent tous parler que comme Hugo, que répéter Hugo. Hugo, c'est désormais le livre universel. Hugo lui-même l'a dit : « Ce livre-ci sera certainement une des Bibles de l'avenir. » Jusqu'ici on ne connaissait, de ces séances, que des fragments, communiqués par Paul Meurice à la presse. M. Simon nous donne maintenant les procès-verbaux dans leur intégralité. Et c'est affreux... Y a-t-il eu tricherie ? Faut-il penser que ces vers et cette prose sont de Vacquerie, ou de Charles Hugo le fils du poète, comme d'aucuns l'ont insinué ? Ce n'est pas impossible ; mais on n'en a aucune preuve. Et s'il n'y a pas eu tricherie, la conclusion est que tout ici est diablerie ; tout vient du diable. Le diable savait comment prendre son Hugo. Et il l'a bien pris. Hugo aurait-il, sans ces communications « divines, » atteint le degré d'orgueil insensé que l'on sait ? Peut-être. Ce n'est pas métaphysiquement impossible. Mais, en fait, c'est le spiritisme qui a déterminé et alimenté cette éruption, jusque-là inouïe, d'orgueil. C'est le spiritisme qui est à la racine de cette folie.

Ce ne sont pas seulement les grands hommes (ou les animaux du type du Lion d'Androclès) qui honorent Hugo de leur présence. C'est la Mort elle-même, en six séances successives... Et comme la rage profanatrice doit aller jusqu'au bout, voici un nouveau personnage qui entre en scène : séance du dimanche 11 février 1855 : — « Qui est là ? — Jésus-Christ. » Et, en cinq séances successives, voici que les tables prêtent à Jésus-Christ, à coups d'antithèses hugoliennes du dernier grotesque, les plus ineptes blasphèmes contre l'Evangile et le christianisme...

[1] Tous deux journalistes radicaux, fondateurs, en 1869, avec les deux fils de V. Hugo, du *Rappel*. — Vacquerie (Auguste) était le frère de Charles qui mourut si tragiquement en Seine, à Villequier, en 1843, avec sa jeune épouse Léopoldine Hugo (son épouse depuis six mois) : voir l'*Ode à Villequier*, de V. Hugo. Vacquerie a écrit quelques comédies et divers recueils. — Paul Meurice, auteur dramatique et romancier, chargé par Victor Hugo, en 1880, de publier l'édition définitive de ses *Œuvres*.

Sur Hugo spirite, voir encore, *Revue des Deux Mondes,* 1er août 1922, un travail de M. Paul Berret, le plus érudit de nos hugologues d'aujourd'hui (auteur de deux thèses — pour le doctorat ès lettres — sur la *Légende des siècles*, et, plus récemment, de la grande édition de la *Légende* dans les *Grands Ecrivains de la France,* en 2 vol. in-8 de CXL-396 et 468 p.). M. Berret souligne d'abord le contraste entre ce qu'était le spiritisme pour la société élégante de ce début du Second Empire, une simple mode, et ce qu'il fut pour Hugo, dont les premières expériences spirites remontent à l'automne de 1853, — entre ces jeux de société, jugés simplement amusants, et les graves séances de Marine-Terrace où, par l'intermédiaire des tables, les plus grands morts de l'humanité s'entretiennent solennellement avec Hugo et où les voix du gouffre, les bouches de l'ombre lui révèlent le sens de l'univers :

L'empreinte du spiritisme sur l'œuvre de Victor Hugo est un phénomène qui ne s'est jamais reproduit au même degré dans notre histoire littéraire : jamais écrivain n'a été à ce point influencé, dans la pensée philosophique et dans l'expression poétique, par la croyance à l'intervention des forces occultes de la nature.

D'autres écrivains ont fait du spiritisme, Victorien Sardou par exemple, qui fut en France un des premiers propagateurs de la science spirite, d'importation américaine à son origine : il est difficile de préciser quelle fut, dans le *Livre des Esprits* (publié en 1857, condamné St-Office 20 avril 1864), la part de Sardou et quelle la part de celui qui le signa, Allan Kardec, pseudonyme d'un docteur Rivail dont Sardou avait fait la connaissance chez miss Blackwell et chez Mme Japhet. Or, on ne voit pas que l'effarante théosophie de ce *Livre des Esprits* ait assombri en quoi que ce soit l'auteur des *Pattes de mouche,* des *Ganaches* ou de *Nos Intimes*. Bien au contraire, la vigueur et l'équilibre de son intelligence ont réagi à ce point chez lui qu'il n'a pas tardé à douter lui-même de ses facultés médiumniques et fut, dans sa vieillesse, le premier à se railler des affirmations téméraires de la science spirite : « Nous trempons, disait-il, en pleine superstition de la science. » Il est mort chrétiennement, en 1908.

Théophile Gautier († 1872), lui aussi, s'est occupé de spiritisme, mais en artiste, sans y croire, sans en être le moins du monde influencé dans sa pensée. Le spiritisme lui a inspiré des pages pittoresques, lui a fourni l'occasion de brosser des toiles exotiques : rien de plus. Pas plus que chez Sardou, la prose ou les vers de Gautier n'ont reçu du spiritisme « le signe sacré. »

Pourquoi Victor Hugo est-il différent ? Pourquoi perçoit-on dans *Ce que dit la Bouche d'Ombre,* dans *Dieu,* dans *La Fin de Satan,* la trépidation du trépied, d'où vient la montée dans l'âme de Victor Hugo de l'effluve apocalyptique ?

Il y a d'abord la question de tempérament. Le cerveau d'Hugo est une machine qui fonctionne à son maximum de pression : l'afflux sanguin, constamment alimenté chez lui par un appétit prodigieux, excite sans relâche les cellules cérébrales : il dort peu. L'hérédité est pour quelque chose dans cet état : il avait un frère, Eugène, son aîné d'un an, poète aussi ; Eugène aimait silencieusement Adèle, la fiancée de Victor ; il sombra dans une folie terrible, à vingt-et-un ans, la nuit même du mariage de Victor et d'Adèle, 14 oct. 1822, † 1837 à Charenton [1]. La fille aînée d'Hugo s'appela Adèle aussi : on la fit voyager aux Indes ; et à son retour, la famille dut renoncer à la garder et à la soigner. Charles Hugo, le premier fils du poète (né 1826), fut un médium d'une extrême sensibilité, ce qui ne va pas sans quelque faiblesse nerveuse. Hugo lui-même, au moment où il se livre aux pratiques spirites, son médecin s'inquiète de son hypertension cérébrale et l'avertit. Mais, bien avant le spiritisme, il est prédisposé aux terreurs et aux superstitions : « Tu as toujours eu cette disposition, lui dit sa femme dans le *Journal de l'Exil :* quand Saxe-Cobourg est mort et que sa mère est entrée dans la chambre, la vue du désespoir de cette grande femme pleurant son fils mort t'a causé une telle frayeur que pendant quinze jours tu ne pouvais rester seul une fois la nuit tombée. C'était la même chose avec la vision que tu as racontée comme étant le rêve du dernier jour d'un condamné. L'apparition de cette vieille femme t'a poursuivi longtemps » : apparition qu'en effet le lecteur lui-même n'évoque pas sans un frisson de terreur : cadavre ou fantôme, une vieille femme est debout près d'une armoire : interrogée, elle se tait ; poussée à terre, elle tombe comme chose morte ; on la remue du pied ; on lui crie dans l'oreille ; on lui met la bougie sous le menton... ; « Alors, elle a ouvert ses deux yeux lentement, nous a regardés tous les uns après les autres, puis, se baissant brusquement, a soufflé la bougie avec un souffle glacé. Au même moment, j'ai senti trois dents aiguës s'imprimer sur ma main dans les ténèbres. »

Ce *Dernier Jour d'un Condamné* est de 1829. L'imagination d'Hugo a toujours eu la hantise du fantastique ; et, consciemment et fidèlement, il a entretenu cette hantise en lui, comme un élément précieux d'inspiration. En 1838, il proposait à Anténor Jolly la création d'un théâtre fantastique : « La chose tomba, dit-il, à cause de la stupidité des directeurs, mais rien n'est plus beau que le fantastique mêlé au drame humain. » Pendant son voyage en Espagne, en 1843, il croit voir des fantômes et des monstres dans le crépuscule, il les décrit, et, comme s'il craignait d'être taxé de démence, il se réclame des plus grands génies :

Tous les penseurs sont rêveurs ; la rêverie est la pensée à l'état fluide et flottant. Il n'est pas un grand esprit que n'aient obsédé, charmé, effrayé, ou tout au moins étonné, les visions qui sortent de la nature.

[1] « C'était une haute intelligence éteinte depuis quinze ans, un homme qui eût été bien grand s'il ne fût devenu fou, » écrit Hugo lui-même (le 21 février 1837, lendemain de sa mort) à Mme de Ségur (la femme de l'historien de la Grande Armée). Voir recueil de Lettres de V. Hugo au général de Ségur, publiées dans *Correspondant* du 10 août 1922.

Quelques-uns en ont parlé et ont, pour ainsi dire, déposé dans leurs œuvres, pour y vivre à jamais de la vie immortelle de leur style et de leur pensée, les formes extraordinaires et fugitives, les choses sans nom qu'ils avaient entrevues dans l'obscur de la nuit, *visa sub obscurum noctis*. Cicéron les nomme *imagines*, Cassius *spectra*, Quintilien *figuræ*, Lucrèce *effigies*, Virgile *simulacra*, Charlemagne *masca*. Dans Shakespeare, Hamlet en parle à Horatio. Gassendi s'en préoccupait, et Lagrange y rêvait après avoir traduit Lucrèce et médité Gassendi.

Non seulement il est visionnaire jusqu'à l'hallucination, mais encore, s'il faut l'en croire, il est sujet à de mystérieux pressentiments; il constate en lui, dès 1843, ce que les spirites appellent aujourd'hui des phénomènes de prémonition. Plus tard, en 1871, en 1873, les prémonitions se feront par frappements nocturnes, cf. *Ami* 1921, p. 501.

Il était donc bien prédisposé, par son tempérament, par la crainte et le besoin qu'il a de l'extranaturel, à devenir l'adepte du spiritisme. Par ses théories philosophiques aussi. Dès 1851, deux ans avant son initiation spirite, il déclare à Savatier-Laroche, son voisin au Parlement : « Et moi aussi, je crois à l'élévation graduelle des âmes, et à leurs migrations successives : j'ai sur ces matières un beau livre à faire. » Il dit : *moi aussi*, car cette croyance à la *circulation des âmes* a déjà nombre d'adeptes, et qui furent de l'entourage d'Hugo, Fourrier, Hennequin, Raynaud (ces deux derniers seront des spirites pratiquants).

Ajoutez les causes occasionnelles. C'est la plupart du temps un grand chagrin, la perte d'une personne chère, ou un grand bouleversement moral, survenu à la suite d'un changement de fortune ou d'une déception d'ambition, qui jette dans la croyance à des forces inconnues les volontés affaiblies que la foi ne garde point des superstitions... Se représenter l'état d'esprit d'Hugo arrivant à Jersey l'automne de 1852 : cruellement blessé dans son ambition politique, bafoué par la police du prince-président, réfugié en Belgique, expulsé de Belgique, ballotté de Bruxelles à Londres et de Londres à Jersey, il voit chaque jour s'affermir cette souveraineté de « Napoléon le Petit » contre laquelle il n'a pas encore pris sur son rocher d'exil l'attitude d'archange vengeur où ne le hausseront que plus tard les fautes du régime impérial. Et l'ébranlement moral est d'autant plus nuisible à l'équilibre de son système nerveux, que l'air marin en aiguillonne et en excite l'activité : sa « force fouettée, » selon le mot de Michelet, se débat et s'égare en de stériles projets. C'est à cet instant qu'arrive à Jersey Mme de Girardin, l'un des esprits les plus déliés, les plus séduisants de ce temps, fervente spirite, apôtre du spiritisme, et malade elle aussi († 1855). Dès la première séance, l' « esprit » de Léopoldine (la fille bien-aimée d'Hugo, la victime de l'accident de Villequier) intervient : Hugo, bouleversé, est désormais la proie des « esprits. » Peu après, c'est la « Dame Blanche, » un spectre dont la maison qu'il habite à Marine-Terrace passe pour être hantée, c'est cette Dame Blanche qui se révèle dans la table et lui donne rendez-vous dans la rue à trois heures du matin : Hugo trouve l'heure et le lieu du rendez-vous mal choisis; mais, à trois heures exactement, un violent coup de sonnette l'éveille : « Les esprits sont ponctuels, » dit-il, mais il se garde de descendre : une terreur panique l'immobilise, qui ne le quittera plus : — « Autrefois, dit-il dans le *Journal de l'Exil*, je dormais comme un homme tranquille, maintenant je ne me couche jamais sans frayeurs, et quand je m'éveille le matin, c'est avec un frisson. J'entends des esprits frapper dans ma chambre... Il y a deux mois, avant que la *Dame Blanche* ait fait son portrait, je n'avais pas ces terreurs, mais maintenant, je le confesse, j'éprouve *une indicible horreur*. » De l'épouvante ressentie dans ces premières séances, il gardera toujours l'impression forte, le besoin de l'éprouver de nouveau et de la communiquer aux autres [1].

Il n'était pas de ceux qui rient devant les convulsions de la sibylle : il y participait intellectuellement dans une exaltation cérébrale qui décuplait les forces de son imagination... Il nous fait participer à ses affres, l'Esprit nous emporte avec lui sur ses ailes, et nous donne l'impression sans doute illusoire, mais l'impression terrifiante de planer au-dessus de gouffres infinis et mystérieux. Vraiment nous perdons conscience avec lui, et nous y prenons plaisir...

Singulière fortune ! Victor Hugo spirite, seul parmi les écrivains, a traduit littérairement l'épouvante des voix d'outre-tombe..., et seul parmi les écrivains spirites, il est renié par les adeptes du spiritisme. Tant il est vrai que le spiritisme chez lui procéda moins des faits que d'un état cérébral, que sa croyance naquit et vécut d'une exaltation de son « moi, » et que, dans le domaine des Esprits comme dans bien d'autres, consciemment ou inconsciemment, Victor Hugo n'avait vu que lui-même.

VI. — Autres récents travaux sur Hugo : M. Bellessort, professeur au lycée Louis-le-Grand, à propos précisément de la grande édition (mentionnée plus haut) que vient d'en donner M. Berret, étudie la *Légende des siècles* (*Correspondant*, 10 avril 1923). Hugo, dans la *Légende*, se proposait de peindre les différents aspects de l'humanité depuis l'Eden jusqu'à la fin du monde. Pour les peindre, il fallait d'abord les comprendre : autrement la résurrection historique ou légendaire risquait de tourner à la mascarade. C'est ce qui est arrivé :

Nul n'a poussé plus loin (que l'auteur de la *Légende*) l'inintelligence de l'histoire. L'*Essai sur les mœurs* de

[1] M. Berret a le mauvais goût d'établir un rapprochement entre cette « horreur » et l'angoisse de Pascal, entre la foi spirite d'Hugo et la foi de Pascal : « V. Hugo croit, il croit comme un Pascal, dans le tremblement. » L' « angoisse » de Pascal n'a rien de commun avec la terreur d'Hugo; c'est l'angoisse de toutes les conversions, et elle a fait place à une joie indicible dans la nuit illuminatrice du 23 nov. 1654 : à sept reprises cette explosion de joie divine éclate dans le « Mémorial » de la merveilleuse nuit : *Ami*, p. 389.

Il est vrai que M. Berret n'entend rien non plus au « Mémorial » de Pascal. Rappelant plus loin la manie d'Hugo de se faire photographier en des attitudes extatiques et de signer lui-même ces étranges portraits : *Victor Hugo causant avec Dieu*, *Victor Hugo écoutant Dieu*, *Victor Hugo regardant Dieu*, M. Berret voit ici non pas seulement le témoignage d'une incommensurable infatuation, mais l'expression aussi d'une sorte de stupeur devant le mystère de l'Election dont il se croyait l'objet : — « Ces mots (*V. H. écoutant Dieu*, etc.) sont, toute proportion gardée, *à l'humilité de l'apôtre et à la grandeur de la religion près*, analogues à l'inscription : *Feu Certitude Joie*, du scapulaire de Pascal... » Non : même avec cette réserve : « A l'humilité de l'apôtre et à la grandeur de la religion près, » il n'y a ici pas de proportion ni d'analogie.

Voltaire est un modèle d'impartialité, et même de bienveillance à côté d'une conception qui nous a valu les poèmes de *Ratbert*, du *Lion d'Androclès*, de *l'Inquisition*, du *Jour des rois*. — Et encore je ne prends mes exemples que dans la première série de la *Légende*, où Hugo s'est étrangement surveillé. Il y avait longtemps que je ne les avais lus. Je me suis efforcé de les relire : le livre me tombait des mains. Malgré les beautés de détail, on est littéralement assommé.

Et j'en sais d'autres que je n'aurai jamais envie de relire, d'autres dont la lecture est, — plus qu'un ennui, — un froissement douloureux. Renouvier disait : « Il a condamné le passé, parce que le passé était monarchique et religieux, absolument, avec des formes d'outrage que n'ont pas même égalées les auteurs révolutionnaires. » *Personne n'a contribué davantage à en inspirer la haine aux intelligences primaires.*

On a, dans cette dernière phrase, le secret de la colossale réclame qu'ont faite à Hugo les Loges, d'ordinaire point tant soucieuses de nos gloires poétiques.

Comment Hugo en était-il arrivé à cette haine de tout notre passé monarchique ? Pure affaire d'ambition déçue. Il n'y a pas autre chose à la base de son républicanisme. Royaliste fervent sous la Restauration, très en faveur ensuite auprès du roi Louis-Philippe (qui le créa pair de France en 1845), auprès aussi de l'héritier du trône le duc d'Orléans et surtout de la duchesse, il évite prudemment, en 1848, de s'inféoder à aucun parti, mais fonde un journal *(L'Evénement)*, se fait élire député de Paris en ce bizarre scrutin du 4 juin 1848 qui fait sortir pêle-mêle de la même urne des gens aussi divers que Thiers, Proudhon, Changarnier, Caussidière, Goudchaux, etc. Ses votes à la Constituante le montrent beaucoup plus près de la droite que de la gauche démocratique : il appuie le décret contre les clubs, repousse le droit au travail, l'impôt progressif, le crédit foncier, etc.

En l'automne de cette année 1848, Louis-Napoléon Bonaparte, candidat à la Présidence de la République, entreprend la conquête d'Hugo. Conquête facile : nul, en somme, avec Béranger, n'avait plus contribué au développement du culte napoléonien ; il pouvait donc se croire fondé à espérer de l'avènement du prince à la présidence la haute situation politique qui était l'objet de ses rêves. Le prince vient frapper un jour chez le poète, rue de la Tour d'Auvergne. Hugo était en train d'emménager ; il n'eut à offrir à son visiteur d'autre siège qu'un coffre à bois, dans l'antichambre. Que lui dit le prince ? Hugo lui-même nous a conservé son petit discours, dans *Histoire d'un crime* : — « Je ne suis pas un grand homme, je ne copierai pas Napoléon ; mais je suis un honnête homme, j'imiterai Washington. Mon nom, le nom de Bonaparte, sera sur deux pages de l'histoire de France : dans la première, il y aura le crime et la gloire ; dans la seconde, la probité et l'honneur. »

On a prétendu que l'historien-diplomate-académicien Alexis de Saint-Priest assistait à la conversation et entendit ces propos. Mais toute l'Académie affirmerait les avoir entendus, je douterais encore, écrit M. Bellessort, que Louis-Napoléon Bonaparte eût fait d'aussi belles antithèses, à moins qu'il ne fût venu chez l'illustre poète pour le plaisir de le parodier.

Toujours est-il qu'avec ou sans antithèses il le conquit et que, deux jours après son élection à la Présidence (10 décembre 1848), il l'invitait au premier dîner qu'il donnait à l'Elysée, dîner improvisé, dont il le pria d'excuser la rusticité, dîner d'intimes servi « dans une porcelaine blanche commune, » avec « une argenterie bourgeoise, usée, grossière. »

Mais déjà Hugo avait éprouvé, la veille, une première déception : à la séance même où Louis Bonaparte était proclamé, le président de l'Assemblée avait annoncé que le Président de la République chargeait Odilon Barrot de composer le ministère ; et le poète était sorti (c'est lui-même qui nous le dit) « seul et évité comme un homme qui a manqué ou dédaigné l'occasion d'être ministre. »

C'eût été habileté, de la part du prince, que d'appeler Hugo au ministère. Probablement on redouta son ambition, et qu'il ne voulût trop vite prendre la présidence du Conseil, voire la Présidence de la République [1]. Mais c'était là un péril que l'on avait le temps de conjurer ; et la République bonapartiste pouvait bien, en attendant, faire pour lui à peu près autant que la Monarchie qui l'avait nommé pair de France, « le plus beau titre, lui disait Balzac, après celui de roi de France. »

Des désappointements répétés le poussent dans l'opposition. A la nouvelle Assemblée (la Législative, élue le 13 mai 1849), il siège à gauche et sera désormais l'un des chefs ou tout au moins l'un des orateurs les plus violents de la République démocratique et sociale. L'expédition de Rome, la série de lois de liberté (qu'un député appelait « l'expédition de Rome à l'intérieur ») votées en 1850, le projet de revision de la Constitution en 1851 : autant de thèmes pour lui aux plus abracadabrantes antithèses. C'est à la tribune même qu'il lança son mot de Napoléon le Petit : « Quoi ! Après Auguste, Augustulus ! Parce que nous avons eu Napoléon le Grand, nous aurions Napoléon le Petit ! »

Le 2 décembre 1851, coup d'Etat : à quatre heures du matin, seize représentants du peuple sont surpris dans leur sommeil, appréhendés et conduits à Mazas (dont Thiers, la plus haute autorité de l'Assemblée, Valentin, Nadaud, Lagrange, etc., et les généraux qu'on savait fidèles à la légalité et dont on craignait l'action sur les troupes, Cavaignac, Lamoricière, Changarnier, Bedeau, Leflô, le colonel Charras). On laissa Victor Hugo dormir tranquille ; on le jugeait peu dangereux, peu brave. M. Berret écrit « qu'il y eut, dans l'entourage de Napoléon, une cynique et très habile entente pour lui créer un rôle odieux et ridicule ». Le mot « cynique » est de trop : le pouvoir faisait son métier ; c'était à Hugo de ne pas tomber dans le piège (où d'autres aussi sont tombés : fuite du général Boulanger à

[1] Lamartine avait bien été candidat à la Présidence de la République lors de l'élection du 10 décembre 1848, et recueillit le chiffre dérisoire de 17.900 voix, contre 5.434.000 données à Louis-Napoléon, et 1.448.000 au général Cavaignac.

Bruxelles le 1er avril 1889 ; fuite, cette année même, de l'agitateur croate Raditch). Le pouvoir ne voulait pas d'affaires avec Hugo, ce qui était d'une bonne politique. Il y eut un essai d'insurrection le 3 décembre (Baudin, Schœlcher, Jules Favre, etc.) : Hugo se contenta de pérorer dans les conciliabules, de clamer que tout irait bien, que, si quelque chose n'allait pas, on n'avait qu'à l'appeler à la rescousse : « Où vous trouvera-t-on ? — Partout ! » fit-il. Et il se terra, se gardant de monter sur les barricades comme Baudin. Sa tête fut-elle alors mise à prix ? Ils ne furent que deux à le croire, lui-même et l'auteur de *la Tour de Nesle* qui était accouru l'en avertir. On se doutait bien que ce bruit le déciderait à franchir la frontière ! Aucune persécution ne ridiculise l'homme qui a le courage de l'affronter. Le gouvernement du prince-président commit d'ailleurs la lourde faute de porter le poète sur ses listes d'exil.

Correspondant du 10 avril 1923, *L'Evangile selon Hugo et selon Renan,* par Cl. Grillet, prof. à la Faculté cath. des Lettres de Lyon : « Ce serait une question de savoir lequel, du poète ou du critique, fut le plus infidèle à l'histoire, et si la prose de l'un contient plus de poésie, ou les vers de l'autre plus de réalité. » Hugo du moins ne trompe pas ses lecteurs, qui savent qu'ils n'ont à chercher en lui qu'œuvre de poésie, et non de critique. La « Vie de Jésus » d'Hugo, c'est *le Gibet* de *La fin de Satan,* écrit à Guernesey l'hiver de 1859-1860 (ajoutez-y le récit de la résurrection de Lazare donné dans la *Légende des siècles* sous ce titre : *Première rencontre du Christ avec le tombeau).* La philosophie religieuse du *Gibet* est grotesque, et blasphématoire : Hugo se croit un autre Jésus-Christ (et non pas au sens de S. Paul), et Jésus-Christ, ce fut comme une figure prophétique d'Hugo : si le Christ est frappé, c'est pour avoir adopté la doctrine que devait formuler Hugo dans *Religions et Religion,* pour s'être fait l'apôtre de l'une contre les autres. Et surtout le Christ a souffert, en sa propre personne, de ce même agnosticisme inquiet qui tourmentait Hugo : le calvaire douloureux qu'il a gravi est l'escarpement du mystère et du doute. — Mais, cette philosophie mise de côté, « je n'en suis que plus à l'aise, dit M. Grillet, pour louer la partie narrative du reste du poème. La vie publique du Maître n'a subi, en traversant l'imagination du poète, aucune de ces notables transformations que l'on pouvait craindre de l'auteur de *la Conscience* et de *l'Expiation.* Soit qu'un reste de sentiment chrétien lui eût interdit de toucher à l'Evangile traditionnel, soit seulement qu'il vénérât de toute son âme de philosophe la vie héroïque du Maître, il ne voulut pas encourir le reproche d'avoir profané le texte sacré d'additions sacrilèges ni se donner le ridicule de faire, sur ce sujet, plus merveilleux que l'histoire. »

VII. — M. Victor Giraud, ancien professeur à l'Université catholique de Fribourg de Suisse, recueille en volume, sous ce titre : **Moralistes français** (in-12 de 240 p., 12 f., Hachette), une série d'articles donnés à la *Revue des Deux Mondes,* touchant divers points de l'œuvre ou de la vie de S. François de Sales, Pascal, Molière, Bossuet, Montesquieu, Joubert, Maine de Biran, Lamennais, Renan, Sainte-Beuve, Brunetière, etc. La plupart de ces travaux ont été présentés ici, au fur et à mesure de leur apparition, cet automne encore les articles sur Maine de Biran et sur le *Discours sur les passions de l'amour ;* et nos lecteurs savent quelle pénétrante psychologie et quelle élévation morale M. Giraud apporte à l'étude de nos grands hommes et de leurs œuvres.

Les Sources de l'Histoire de France (XVIIe siècle 1610-1715), par Em. Bourgeois, professeur à la Sorbonne, et Louis André, prof. au lycée Louis-le-Grand, t. III : **Biographies,** in-8 de XII-380 p., 15 f., Paris, Aug. Picard. Les Sources de l'Histoire de France sont, pour le XVIIe siècle, innombrables et de valeurs infiniment diverses. MM. Bourgeois et André ont entrepris d'en faire le catalogue d'abord, et, ce qui n'est pas moins nécessaire, la critique. Dans un tome I, ils se sont occupés des ouvrages de portée *géographique* et des *histoires générales ;* un t. II a abordé l'étude des *Mémoires* (c'est surtout sur les témoignages des mémorialistes que s'est constituée l'histoire classique) et des *Lettres,* où se révèle si spontanément la diversité de la vie sociale. Ce t. III qui vient de paraître s'occupe des *biographies* laissées par les contemporains, source volontiers tenue en suspicion par la critique : on leur reproche, avant même de les lire, leur insuffisance et surtout une constante partialité. Apologies fastidieuses le plus souvent, dit-on : les narrateurs s'efforcent à dissimuler ou vont même jusqu'à supprimer complètement tous les événements défavorables, et, au contraire, se plaisent à rapporter avec une insupportable prolixité les actions, importantes ou non, propres à rehausser leur héros. Pour un peu, on reléguerait la biographie au rang de l'hagiographie... Mais il y a hagiographie et hagiographie, et de même aussi biographie et biographie. Chaque œuvre doit faire l'objet d'un examen à part. Et c'est à quoi se sont appliqués nos deux auteurs. Et c'est un répertoire sans doute pour les travailleurs ; mais c'est aussi un livre d'une lecture fort attachante : c'est de l'histoire, et riche de détails peu connus. Nos deux critiques ont été très larges, et n'ont rien exclu systématiquement, pas même les Oraisons funèbres, dont d'ailleurs la valeur historique est loin de coïncider toujours avec la valeur littéraire : p. ex., si l'on veut connaître l'administration de Michel Le Tellier, soit comme intendant d'armée, soit comme secrétaire d'Etat, ce n'est pas à Bossuet ni à Fléchier qu'il faudra s'adresser, mais à Jacques Maboul, évêque d'Alet, qui appartenait à une famille dont tous les membres avaient été ou étaient des maîtres des requêtes.

Les Sciences dans l'Antiquité (in-8 de 60 p., 5 f., Paris, A. Picard), appendice ajouté par le P. Laurand à son excellent *Manuel des Etudes grecques et latines.* Extrêmement intéressant, et d'une richesse prodigieuse. Nos lecteurs savent si le P. L. a le don de la plénitude dans la concision. On se demande souvent, quand on rencontre dans les auteurs anciens des allusions aux mathématiques, à l'astronomie, à la physique, à la chimie, à l'histoire naturelle, à la médecine, — on se demande : « Mais que savaient donc ces gens-là en fait de toutes ces sciences ? quels progrès ont-elles faits dans la douzaine de siècles qui vont de Thalès à l'effondrement du monde antique sous les coups des Barbares ? » On l'apprendra ici. Le chapitre de la médecine surtout est curieux : traces d'antisepsie déjà dans l'antiquité ; guérison de la rage dans Galien ; utilisation de la racine de mandragore pour endormir les patients ; l'opération du trépan décrite, avec tous les détails qu'elle comporte, dans Hippocrate ; etc., etc.

Andegaviana, *XXIIIe Série,* in-8 raisin de 442 p., Angers, Siraudeau (Paris, Picard). Heureux Anjou, d'avoir trouvé un travailleur aussi dévoué, aussi persévérant, aussi consciencieux, aussi perspicace et *acutæ naris* que le chanoine Uzureau pour faire l'inventaire des richesses de son histoire ! Les trois quarts au moins de cette nouvelle série d'*Andegaviana* sont relatifs à la période de la Révolution et de l'Empire. Quelles belles pages ! quels grands exemples de fidélité chez les prêtres insermentés ! Quel piteux sire, par contre, que cet abbé Bernier, le futur négociateur du Concordat, qui, en avril 1796, pendant la seconde et brève guerre de Vendée, purement politique et royaliste celle-ci, alors que la première, terminée par la pacification signée le 2 mai 1795, avait été catholique et

royaliste, Bernier donc, apprenant que le clergé fidèle ne veut pas donner dans ce mouvement politique et que l'action de l'armée royaliste (d'Autichamp) en est fort gênée, invoque son titre (purement laïc) d' « agent général des armées catholiques et royales de France près les puissances belligérantes » pour intimer aux prêtres exerçant publiquement le culte en Vendée la défense d'en continuer les fonctions : — la circulaire Bernier n'eut aucun succès, les prêtres continuèrent leur ministère, et d'Autichamp fit sa soumission le 25 mai 1796 : « Une fois de plus, la cause politique cédait le pas à la cause religieuse. » La IIe guerre de Vendée était finie... — Un peu plus loin, c'est une série de 21 lettres inédites du même Bernier, dont la première est du 9 avril 1801, et la dernière, du 18 juillet 1805 : à la veille et au lendemain du Concordat, Bernier, gonflé de son succès, fait l'homme tout-puissant, morigène tout le monde, vraie mouche du coche : il fut d'ailleurs bien déçu de ne se voir nommer qu'à l'évêché d'Orléans († 1er octobre 1806). Quelle mine que ce volume ! Et voici déjà que nous recevons de M. Uzureau trois nouveaux tirés à part touchant le clergé de Doué-la-Fontaine pendant la Révolution, les débuts du régime concordataire en Poitou (la Petite Eglise), la réforme de l'abbaye de Fontevrault dans la seconde moitié du XVe siècle.

Revue de Paris, 15 oct. et 1er nov., notes de voyage sur le Maroc, d'un intérêt surtout pittoresque, par un Algérien (Rodolphe Rey). Sur l'œuvre prodigieuse accomplie au Maroc en dix ans par Lyautey (nommé résident général le 28 avril 1912, au moment où vient d'éclater la révolte de Fès avec le massacre de 68 Européens), lire le bref volume de M. Sadler, **A travers le Maghreb** (in-12 de 104 p., 15 photogravures hors texte, 6 f., Paris, libr. militaire Berger-Levrault). Le Maroc est très populaire en France, grâce aux excellents ouvrages des frères Tharaud, de Chevrillon, de Le Glay, de Segonzac, aux côtés desquels prendra dignement place l'opuscule de M. Sadler, grâce aussi au *Charles de Foucauld* de René Bazin. On sait que le Saint-Siège, cette année même, a détaché du Vicariat apostolique du Maroc le territoire soumis au protectorat français pour en former le nouveau Vicariat apostolique de Rabat, confié aux Franciscains de nationalité française : le premier titulaire du nouveau Vicariat est Mgr Colomban Dreyer, qui a rempli dans l'Ordre franciscain les plus hautes fonctions et qui, partout où il a passé, à Paris en dernier lieu, a laissé les plus profondes impressions. Dans sa Lettre de prise de possession (8 septembre), il rend hommage à « l'attitude prise dès le début par la Résidence vis-à-vis de la Religion et de l'Eglise » : il a trouvé chez elle, non pas seulement « la respectueuse sympathie et les cordiales relations qui naissent de l'union sacrée largement pratiquée, » mais « quelque chose de plus, ...la compréhension du rôle de la religion dans la vie d'un peuple, la connaissance de la mission de la France catholique dans le monde, où partout et toujours elle a été le pionnier de la civilisation en même temps que de l'Evangile. »

Voir, sur le même sujet, **Le Maroc école d'énergie,** par Alfred de Tarde (in-16 de 130 p., 5 f., Plon), avec un chapitre final souverainement déplacé, *L'embrassement du Christ et de l'Islam à Cordoue,* à propos de cette prodigieuse mosquée de Cordoue, la plus grande et la plus belle du monde, au cœur de laquelle Charles-Quint a édifié une somptueuse cathédrale. M. de Tarde voit dans cette Cathédrale-Mosquée un symbole de la réconciliation des deux fois rivales, une image de « l'unité suprême » qui les accorde dans le temple millénaire, de la « puissante fraternité, à la longue apparue, des âmes pieuses à travers les âges » : « La voix des orgues catholiques gronde sous les colonnes musulmanes, venues elles-mêmes du sanctuaire primitif des dieux païens, en sorte que vingt-cinq siècles de foi religieuse ici se tassent et se confondent, oubliant les haines vivaces et le sang répandu pour ravir l'âme dans une sorte d'élévation spirituelle vers un Dieu plus haut que ces querelles, plus sage que ces fanatismes, dont le visage se dérobe encore. » C'est cela, tous sur le même pied, tous fanatiques, tous également indignes d'un Dieu « plus haut » que tout cela et qui jusqu'aujourd'hui ne s'est pas encore révélé, ne se laisse encore que rêver...

Cahiers verts, fascic. 27 : **La Fleur d'or,** par le comte de Gobineau (in-16 de 142 p., 6 f. 50, B. Grasset). Gobineau est devenu à la mode. Bon diplomate, il fut longtemps inconnu ou méconnu comme écrivain. On l'a présenté ici à plusieurs reprises, cf. 1922, p. 233; 1923, p. 731. *La Fleur d'or,* c'est l'épanouissement de la Renaissance italienne aux XVe et XVIe siècles. Cinq chapitres : Savonarole, César Borgia, Jules II, Léon X, Michel-Ange. Pages parfois aventureuses de philosophie de l'histoire, mais palpitantes toujours d'intérêt.

VIII. — **La Royauté sociale de N.-S. Jésus-Christ** *d'après le cardinal Pie ; Essai de synthèse doctrinale,* par le P. Théotime de St-Just, O. M. C. (in-8 de 215 p., 6 f., *franco* 6 f. 50, Paris, libr. St-François). La Royauté sociale de Jésus-Christ, c'était la grande question au temps du cardinal Pie et de Louis Veuillot. Ce fut la grande question du XIXe siècle, du siècle né de la Révolution ; et ce reste la grande question du XXe : « C'est *l'athéisme légal* érigé en système de civilisation qui a précipité le monde dans un déluge de sang » (Benoît XV, Allocution au Sacré Collège, Noël 1917). Et le cardinal Mercier lui fait écho *(Pastorale* de 1918) : « Le principal crime que le monde expie en ce moment, c'est l'apostasie officielle des Etats. » Pie XI, dans sa Ire Encyclique : ...NULLAM ESSE CHRISTI PACEM NISI IN REGNO CHRISTI ; *nec vero posse nos contendere efficacius ad pacem constabiliendam quam Christi regnum instaurando.*

Le P. Théotime prend pour guide le cardinal Pie, parce que ce fut en effet là la grande idée de l'évêque de Poitiers, comme le disait si fortement Mgr Gay dans son Oraison funèbre : « Là fut le grand champ de bataille de l'évêque de Poitiers ; il n'y descendit pas seulement, il y fixa sa tente pour ne la replier jamais ; » parce que les Papes, en se succédant, n'ont cessé de lui rendre hommage : Léon XIII en a fait l'un de ses premiers cardinaux (en 1879 ; Mgr Pie † 1880) ; — Pie X disait au Séminaire français avoir « lu et relu souvent » ses œuvres, et, un autre jour : « Voilà bien des années que je ne passe guère de jour sans en lire quelques pages » : de nombreux traits de ressemblance ont été relevés entre la Ire Encyclique de Pie X et la Lettre pastorale de prise de possession du diocèse de Poitiers, où Mgr Pie disait déjà : « Nous sommes, nous serons pour vous l'homme de Dieu. Et si nous devions apporter avec nous un mot d'ordre, ce serait celui-là : *Instaurare omnia in Christo ;* » — le cardinal Gasparri ensuite, au nom de Benoît XV, écrit au chanoine Vigué (éditeur des *Pages choisies du cardinal Pie) :* « Nul ne défendit avec plus d'éclat (que l'évêque de Poitiers) contre le libéralisme les droits imprescriptibles de Dieu et de l'Eglise dans l'organisation de la société... L'action que le cardinal Pie a exercée de son vivant est de celles qui doivent se perpétuer

au sein du clergé français et dans l'Eglise universelle. »

Le cardinal Billot aussi, dans l'Eloge écrit pour le centenaire de la naissance du cardinal Pie (en 1915 ; reproduit alors dans la *Croix)* :

La grande figure de Mgr Pie n'a rien perdu de son actualité : au contraire et plus que jamais, dans cette effroyable lutte engagée entre l'Eglise et la Révolution, il est pour nous l'homme de la situation, une lumière, un porte-étendard, un chef digne de figurer au premier rang parmi ces pères de notre génération que nous devons louer, dont nous devons suivre les conseils, imiter les exemples, méditer les enseignements... (Et si le cardinal, mort en 1880, n'a pas connu toutes nos lois de déchristianisation, toutefois, poursuit le card. Billot) ce qui est advenu de nouveau n'a été qu'une évolution de l'état de choses qui existait de son temps ; ce ne fut que le développement des principes dont il avait vu avec une rare pénétration les conséquences et les suites, le résultat des institutions, des opinions, des doctrines qu'il n'avait cessé de combattre pendant tout le cours de sa carrière.

Le P. Longhaye, d'autre part, dans une sorte d'épilogue aux *Œuvres* du cardinal Pie :

Il y a unité dans cette œuvre épiscopale, si multiple et si diverse en apparence... : c'est le surnaturel, c'est le droit de J.-C. à régner socialement, revendiqué par une affirmation incessante, variée à l'infini dans ses formes comme les rébellions qu'elle combat, toujours une dans son fond comme la vérité qu'elle proclame... S'il fallait une épigraphe aux Œuvres de Mgr de Poitiers, quelle autre choisir que le cri passionné de S. Paul : *Il faut qu'il règne, Oportet autem illum regnare ?*

Cette idée fondamentale, Mgr Baunard l'a retrouvée dès les années de Séminaire du futur cardinal, dans une dissertation composée à St-Sulpice sur les droits et les devoirs de la société ; dès ses années de vicariat à N.-D. de Chartres ; elle inspire le jeune panégyriste de Jeanne d'Arc en 1844... Elle retentira vigoureusement sur les lèvres de l'évêque le jour où, recevant la barrette cardinalice, un an à peine avant sa mort, il dira (26 mai 1879) au Président de la République, alors Jules Grévy :

Une obligation plus étroite m'est imposée d'employer les derniers restes de ma vie, les dernières ardeurs de mon âme, à inculquer à nos contemporains la sentence apostolique dont les trente années de mon enseignement pastoral n'ont été que le commentaire, à savoir : *Que personne ne peut poser un autre fondement en dehors de celui qui a été posé par la main de Dieu et qui est le Christ Jésus,* — et que, pour les peuples comme pour les individus, pour les sociétés modernes comme pour les sociétés antiques, pour les républiques comme pour les monarchies, *il n'y a point sous le ciel d'autre nom donné aux hommes dans lequel ils puissent être sauvés, si ce n'est le nom de Jésus-Christ.*

Aussi, en cette fin d'année et à la veille d'une campagne électorale si grosse de conséquences à long terme, est-ce une excellente pensée que l'on a eue de nous redire, à la suite du cardinal Pie, la doctrine de l'Eglise sur la royauté sociale du Christ, ses preuves, ses titres, le devoir des nations de la reconnaître, les suites de l'apostasie des nations modernes (suites pour les individus, pour la société, pour le pouvoir), le devoir de travailler à la restauration du règne du Christ (devoir des fidèles, des prêtres, de l'élite intellectuelle et des chefs), le programme chrétien (dont la première condition est l'union de l'Eglise et de l'Etat), les difficultés (objections historiques, préjugés), l'avenir enfin de la royauté sociale du Christ et comment il faut ouvrir nos cœurs aux perspectives d'un rétablissement du règne du Christ dont la France sera le chevalier.

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — J'ai bien hésité à vous écrire au sujet de l'apparition de Notre-Seigneur aux mourants *(Ami* du 15 nov., p. 724 et suiv.). Mais enfin, il ne s'agit que d'un renseignement. Il serait bien difficile de trouver le passage dans le cardinal Billot, mais plus facilement et plus sûrement dans le R. P. Monsabré, année 1889, Confér. VI. Il cite sainte Catherine de Sienne, mais sur le ton oratoire et légèrement dubitatif. Du reste, vous avez si bien traité la question en elle-même, qu'il n'y a rien à y ajouter...

R. — Notre correspondant a tort d'écrire qu'il serait « bien difficile » de trouver un passage autorisant cette opinion, dans les œuvres du cardinal Billot. Il fallait, à la suite de notre article, reconnaître expressément que ce passage n'existe pas.

Il a raison en ce qui concerne le passage du R. P. Monsabré. L'impartialité nous fait un devoir de transcrire ce passage :

« Puisque je viens d'indiquer les mystérieuses opérations de Dieu, laissez-moi vous dire qu'il y a là une source de salut dont il nous est impossible de mesurer la profondeur. — Nous ne jugeons la vie humaine que par ses dehors, et, la plupart du temps, le péché ne nous y apparaît que sous un aspect repoussant qui nous fait le juger sévèrement. Nous oublions, comme le fait justement remarquer un auteur contemporain, « que la biographie intime de chaque âme est une miraculeuse histoire de la bonté divine[1]. » Dieu tient compte de tout : du malheur de la naissance, de l'ignorance, de la faiblesse, des vices de l'éducation, de l'influence des milieux physiques et moraux, des difficultés de la vie et aussi du plus petit germe de bonne volonté. Dans les paternels calculs de sa providence, plus souvent que nous ne le pensons, sa miséricorde l'emporte sur la justice. Tel homme, que nous croyons plein de mauvais vouloir, n'est qu'un déséquilibré dont il aura pitié ; tel autre, que nous croyons opiniâtre dans le mal, est déjà sourdement travaillé par une grâce qui triomphera au seuil de l'éternité. *Que dis-je ? S'il faut en croire une grande sainte (sainte Catherine de Sienne, autant que je me le rappelle), la miséricorde divine poursuit le pécheur jusqu'à ce moment suprême de l'agonie, où, suspendu entre la vie et la mort, il ne semble plus appartenir à la terre. Alors, une dernière fois, dans un mystère dont personne ne se doute, le Créateur et Rédempteur des âmes se présente et lui dit : Veux-tu de moi ? — Hélas ! il y en a qui répondent : Non. — Mais combien qui répondent : Oui ! — Sans doute, Dieu voudra qu'ils expient, dans de longs et cruels tourments, la capitulation tardive de leur âme pécheresse... ; mais, du moins, ils auront échappé à la damnation éternelle.* »

Notre correspondant a saisi lui-même toute la nuance qui sépare le passage du P. Monsabré de

[1] P. Faber, *Le Créateur et la créature,* liv. III, ch. 2.

celui que nous avions à examiner dans l'article rappelé. Le P. Monsabré, après avoir proposé les arguments favorables à la thèse du petit nombre des élus, expose ensuite les arguments de la thèse du plus grand nombre, du très grand nombre des élus. Il ne se prononce pas formellement entre les deux, bien qu'il incline visiblement vers la seconde. Comme dernier argument en faveur de la thèse du plus grand nombre des élus, il rappelle l'opinion couramment enseignée de la grâce du dernier moment, et la doctrine de la miséricorde infinie de Dieu qui juge le pécheur en pesant toutes les considérations qui doivent entrer en ligne de compte. Il appuie enfin sa thèse (mais d'une façon dubitative qui laisse suffisamment percevoir la prudence avec laquelle il faut user de l'argument) sur l'affirmation attribuée par lui à sainte Catherine de Sienne.

Reste à savoir si l'apparition de Jésus-Christ à l'âme pécheresse ne symbolise pas ici tout simplement la grâce de conversion offerte au dernier moment et parfois efficace? S'agirait-il réellement d'une véritable mise en demeure faite par Dieu à l'âme, obligée ainsi d'opter entre le ciel et l'enfer? Mystère. — Nous avons dit pourquoi nous estimions qu'une pareille mise en demeure nous semble bien improbable, et pourquoi la thèse qui propage cette idée est dangereuse et inexacte.

Le texte du P. Monsabré n'est pas fait pour modifier notre avis sur ce point, et, pour dire toute notre pensée, eh bien! nous regrettons purement et simplement que, prêchant la bonté et la miséricorde divine, l'illustre orateur se soit servi, même simplement *ad abundantiam*, d'un argument sans portée doctrinale et d'une interprétation si difficile, alors que tant d'autres bonnes raisons existent et suffisent.

Q. — Gervais est né il y a quelques années de Julienne et de père inconnu. Le registre des baptêmes porte évidemment le nom seul de la mère. L'enfant, longtemps connu sous ce nom, prit au moment de sa communion solennelle le nom du mari de sa mère. Ce mariage de la mère eut lieu une dizaine d'années après la naissance de l'enfant, et le mari n'est certainement pas le père de l'enfant, bien qu'il soit le père légal.

Ceci étant, Gervais peut-il être regardé, *au point de vue ecclésiastique,* comme légitimé, ou doit-il toujours être considéré comme illégitime?

En conséquence : 1° Gervais au moment de son mariage devra-t-il être inscrit sous le nom de sa mère, ou bien sous celui de son père légal?

2° Si Gervais entre dans les Ordres, devra-t-on demander pour lui dispense de l'irrégularité *ex defectu natalium?*

R. — La légitimation n'est possible en droit canonique, par mariage subséquent, que si ce mariage est réellement celui du père et de la mère de l'enfant. Le mariage de la mère avec tout autre que le vrai père de l'enfant ne saurait produire cet effet de légitimation. Toutes les fois donc qu'il sera *certain* au for externe que le mariage ne s'accomplit pas entre les vrais père et mère de l'enfant, la légitimation ne pourra être admise. Mais il faut cette *certitude*. Quand elle n'existe pas et que les conjoints, librement et spontanément, affirment leur paternité et maternité respective, la légitimation est acquise. Ceci restera vrai, même s'il y a *doute*, la présomption étant pour la paternité de celui qui épouse.

Par ailleurs, la légitimation civile n'a aucun effet par rapport à la situation canonique de l'enfant. La reconnaissance canonique de la légitimation civile serait non seulement sacrifier en bien des cas le principe précédemment exposé, mais encore admettre, contrairement au droit canonique, la légitimation des *spurii* (c. 1116).

Par conséquent, au point de vue du droit canonique, Gervais est illégitime, vu la *certitude* que le mari de sa mère n'est pas son père. D'où :

Ad I. Dans tous les actes ecclésiastiques et au moment de son mariage, Gervais devra être inscrit sous le nom que lui attribue le registre des baptêmes, et non sous celui de son père légal. Il sera bon, cependant, de faire suivre son nom des termes : *dit X...* (le nom du père légal). Ce nom, traité alors comme un surnom notoire, servira à l'identification complète du personnage et à la foi entière du document.

Ad II. Evidemment il faudrait la dispense de l'irrégularité *ex defectu natalium,* même pour la tonsure. (C. 984, 1°; 968 § 1; 950).

Q. — Au jugement particulier l'âme du juste ou du pécheur voit-elle Notre-Seigneur? Ou plutôt ne serait-ce pas l'âme qui, soudainement éclairée par la lumière divine et devenue ainsi nettement consciente de son état, se jugerait pour ainsi dire elle-même, sans voir, pour autant, « la face de Dieu? »

R. — Cette question a déjà maintes fois été résolue. Rappelons brièvement les éléments de la solution.

1° Il est indubitable que l'âme, au moment du jugement, ne voit pas l'essence divine, car elle jouirait alors de la vision intuitive, partage exclusif des élus et, partant, inamissible.

2° Il est non moins certain que l'âme, soudainement éclairée par la lumière divine, devient nettement consciente de son état et se juge elle-même, c'est-à-dire, lit elle-même son jugement dans cette divine lumière.

3° Y a-t-il une manifestation spéciale de la divinité? Notre-Seigneur se montre-t-il à l'âme à l'instant de ce jugement? Mystère! Les théologiens du haut moyen âge admettaient couramment une manifestation sensible de l'humanité du Christ. Cette opinion est aujourd'hui bien abandonnée.

Relisez ou plutôt lisez l'*Ami,* 1922, p. 366.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 decembris 1923.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

AGENDA ECCLÉSIASTIQUE
Lethielleux

35e année

Après avoir réduit son format il réduit son prix

(1 fr. 50)

Retenez-le chez votre Libraire ou commandez-le à **P. LETHIELLEUX, 10, rue Cassette, Paris,** contre **1,80** franco.
R. C. Seine 31.964

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'Abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE

Rose et Blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS DE TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales)
R. C. Céret 146

Une Bibliothèque pour 11 francs

Les Quatre Evangiles et les Actes des Apôtres, broché 2,50 franco ; relié 3,00 franco.
Les Epîtres de Saint Paul, traduction et notes du R. P. Lemonnyer, 2,80 franco.
L'Imitation de Jésus-Christ, broché 1,70 fco ; relié 2,40 fco.
Jésus dans l'Evangile, par Mgr Landrieux, 3,00 franco.
Le Chrétien, homme d'action, par Albert Mahaut, 1,75 fco.
PUBLICATIONS NOTRE-DAME DU ROC
53, rue Thiers, MARSEILLE. R. C. Marseille 40.910

ASTHME
***Remède Souverain* ESPIC**
Cigarettes ou Poudre
R.C.Seine 32.697. Signat. **J. ESPIC** sur chaque cigarette

Crêpe TETRA
pour
PANSEMENTS, VARICES, RHUMATISMES, ETC.

TETRA GAZES Bte SGDG MARQUE DÉPOSÉE

EXIGEZ cette MARQUE | *En vente partout*

GROS : Société Française des Tissus TÉTRA
12, Rue de Hanovre, PARIS-2e
R. C. Seine 101.853

LA LIBRAIRIE **René GIARD** 2, Rue Royale LILLE
ACHÈTE au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie, patrologie, littérature, etc. fins d'éditions.
Catalogue périodique gratuit
R. C. Lille 827

VINS DE MESSE

— **BANYULS DOUX & GRENACHE SEC** —
vinifiés selon les décrets liturgiques
Roussillon et Vin blanc de table
Hré-P. SOULIER, à Collioure (Pyrénées-Orles) R. C. Céret 686
avec les meilleures références ecclésiastiques
Prix-ct franco. — Echantillons contre 2 fr. en t. poste

HARMONIUMS en tous genres

— MAISON FONDÉE EN 1839 —
LES PETITS-FILS de Mme KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS 20e Arr. R. C. Seine 163.528
— Conditions spéciales pour Messieurs les Membres du Clergé —
« Harmoniums de Salons nouveau système à air aspiré »
Echanges, Réparations, Location.

UROPHILE BAILLY

LE PLUS ACTIF DISSOLVANT DE L'ACIDE URIQUE
Rhumatismes. Douleurs. Goutte.
Migraines. Névralgies. Maladies des reins, de la vessie.
A. BAILLY, 15, rue de Rome, PARIS. R. C. Seine 1.079
Brochure sur demande

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

Imperméables - Chaussures - Chemiserie - Bonneterie - Chapellerie
— Demandez la **« DOUILLETTE-RAGLAN »**
RAMLOT, 76, rue de Rennes, PARIS
R. C. Seine 78.254. **Envoi franco du Catalogue et échantillons**

HORLOGERIE - PENDULERIE
— BIJOUTERIE — ORFÈVRERIE —
ALLIANCE HORLOGERE R. C. Besançon 29
E. ENGINGER — BESANÇON —
15, rue Gambetta, 15
Catalogue Fco sur demande Fournisseur de l'Archevêché de Besançon

L'Office général de Commission

JUST POISSON, 37, rue de Lille, PARIS, 7e
FOURNIT AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES :
Tous les **Ouvrages** français et étrangers ;
Abonnements aux Journaux et Revues franç. et étrang. ;
Exécution des **Reliures** de luxe et courantes ;
Bibliothèques paroissiales et scolaires. **Livres de prix ;**
Tous articles concernant **le Clergé et le Culte.** Objets de piété, bronzes et ornements d'Eglise, statues, médailles, imagerie, musique. (R. C. Seine 55.713)
Circulaire franco. Renseignements sur demande accompagnée d'un timbre pour la réponse

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

CH. LORIN R. C. Chartres 63
ATELIERS ; **46, rue de la Tannerie, à CHARTRES, et 199, rue de Vaugirard, à PARIS**
Références de 1er ordre. Maquettes et devis sur demande

PHOTOGRAPHIE EUG. PIROU

MASCRÉ, Propriétaire depuis 1894
23, Rue Royale, PARIS 8e
Téléph. : Elysées 02.27. Ascenseur
REPRODUCTIONS PASTELS, PEINTURES A L'HUILE
Photographe de la Nonciature et du Clergé, des Cours Etrangères
— et du Corps Diplomatique International —
Conditions spéciales à MM. les Ecclésiastiques

Gde Marbrerie "Ste-Jeanne d'Arc"

L. BARRAU
Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts Toulouse-Paris R. C. Toulouse 497 A.
29, Allée Alphonse-Peyrat, Toulouse (Hte-Garonne)
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.
Travaux artistiques. — Prix très réduits

PETITE IMPRIMERIE

« La Pierre humide » seule n'augmente pas ses prix, malgré la hausse. Résiste à tous climats, s'expédie facilement partout. Imprime en couleurs d'un coup : écriture, dessins, musique, etc. Formats depuis **30 fr.** Spécimens, tarif spécial. Curé de **Teloché (Sarthe).**

cassonnais, et tous les prestiges de cette vie moyenâgeuse dont la Carcassonne d'aujourd'hui ne nous révèle plus qu'une simili-carcasse, si féerique cependant que de tout l'univers artistes et touristes s'y pressent.

Le Tour du Monde du Petit Coloriste : l'Asie, par Henry Morin (8 planches en couleurs et 8 planches en noir, à colorier, 3 f.). Chaque planche est accompagnée d'un texte précis qui commente la composition ; et les scènes à reproduire sont choisies de façon à représenter aussi nettement que possible un aspect caractéristique d'une des nations asiatiques : la Perse et ses caravanes, l'Inde et ses éléphants, ses palanquins et ses tigres, la Chine et ses mandarins, le Japon et ses fleurs précieuses, la Sibérie et ses rennes, la Birmanie, l'Indo-Chine... Délicieuse initiation à la géographie tout ensemble et à l'art du coloris.

Dans la BIBLIOTHÈQUE D'ART DU GRAND-PÈRE, fondée et dirigée par J. Gauvin (grand-père authentique), nous signalerons : **Sur les grands flots bleus** (in-4°, 16 pages, 16 illustr., 2 f.) : les heureux enfants de l'heureux grand-père apprendront ici les divers aspects de la mer ; ils les apprendront par un texte aussi simple que pittoresque, admirablement adapté à l'intelligence enfantine ; et ils les apprendront aussi par l'illustration, prise exclusivement des chefs-d'œuvre des maîtres (comme ce sera le cas dans tous les volumes de cette collection) et magnifiquement réussie, grâce à la splendeur du papier (comme dans toutes les publications de la maison Laurens) ; — **Gens et Métiers d'autrefois** (petit in-8, 16 pages, 12 illustr., 1 f. 50) : combien amusants et pittoresques, ces petits métiers de jadis, ces métiers de gagne-petit ! le rémouleur, de Téniers ; le marchand de mort aux rats, de Dietrich ; la danse du chien, de Jean Steen ; l'arracheur de dents, d'André Both ; l'alchimiste, de Breughel, etc., etc. ! — **Bon ami le chien** (gr. in-8, 16 p., 12 illustr., 1 f. 75) : toutes les « amitiés » du chien, le chien à la ferme, le chien à la chasse, chasse au cerf, chasse au chevreuil, chasse à l'ours, chasse au loup, chasse au sanglier, le chien de berger, le chien du St-Bernard, etc. A-t-on jamais vu de catalogue de livres d'étrennes sans chien ? Il y a un instant, nous commencions par Ralph ; et c'est encore par le chien que nous terminons. Les enfants veulent des chiens partout ; — et les hommes aussi. Même le Saint-Esprit a voulu que fût debout devant nous, pour toute la suite des siècles, le chien de Tobie avec ces mouvements de queue auxquels un prédicateur de jadis trouvait un symbolisme si pittoresque. N.-S. aussi nous a montré des chiens miséricordieux attelés à lécher les ulcères du pauvre Lazare. Etc. Et parmi tant de Mémoires que la guerre a fait éclore, est-ce que l'un des plus vivants, de ceux qui font le plus allègrement revivre à nos yeux la belle humeur de nos troupiers, leur gaieté, leur entrain, présage assuré de la victoire, est-ce que ce ne sont pas ces *Mémoires d'un Chien de guerre,* de J. d'Ars, publiés l'hiver dernier et qui ont eu un tel succès ?

Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce 1924. *XXXVe année.* — In-24 de 270 p., relié 1 f. 50. — Paris, Lethielleux.

XXXVe année d'un Agenda qui prend son vol à 20.000 exemplaires et qui, grâce à cette immense diffusion, se tient à un prix vraiment exceptionnel : imprimé sur papier d'une beauté et d'une solidité que l'on trouve rarement aux volumes d'aujourd'hui, tranches rouges, reliure élégante... Deux jours seulement pour chaque page de l'Agenda ; ce qui laisse une vaste marge pour les indications personnelles que l'on y veut consigner. — A la suite de l'Agenda proprement dit, série de tableaux pour l'inscription des intentions de messes et pour l'organisation de la confession mensuelle des enfants ; puis, renseignements ordinaires sur la Cour de Rome et l'épiscopat de France, de Belgique et de Suisse ; série enfin de renseignements canoniques et liturgiques, petit formulaire liturgique ; etc.

Pour les CLASSIQUES FRANÇAIS,
Latins, Grecs, la Littérature Etrangère,
s'adresser à la **Librairie A. HATIER,**
8, rue d'Assas, PARIS (6e). R. C. Seine 11.064
Téléph. Ségur 50.68. — Chèques Post. PARIS 25.987.
(Voir nos de l'*Ami* des 15 et 22 Novembre 1923).

P. TÉQUI, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, PARIS-VIe
R. C. Seine 77.516

DOMINICALES

Abbé DUPLESSY. — *Les Dominicales.* 8e mille. 3 in-12 de 504 pages ; franco 24 fr. ; étranger . . . . 25 fr.
Ouvrage original, rendra d'incomparables services aux prêtres.

Chanoine TURCAN. — *Cours d'instructions dominicales.* 3e mille. 3 in-12 de 424, 360 et 390 p. ; franco 18 fr. ; étranger . . . . 21 fr.
Le tome Ier renferme 62 instructions sur le Symbole ; — le tome II, 52 instructions sur les Vertus, le Péché et les Commandements de Dieu et de l'Eglise ; — le tome III, 54 instructions sur les Sacrements et la Prière.

Abbé PAILLER. — *Instructions d'un quart d'heure,* fruits de quarante années de ministère paroissial, 14e mille. Grand in-8° de 556 pages ; franco 9 fr. ; étranger 10 fr.
Ce volume renferme une centaine d'instructions. On y trouve un sujet pour chaque dimanche de l'année, deux pour chaque dimanche de l'Avent, trois pour chaque semaine de Carême, ainsi qu'une trentaine d'instructions pour différentes fêtes de dévotion et pour diverses circonstances particulières.
— *La Prédication populaire.* In-12 ; franco 5 fr. 50 ; étranger . . . . 6 fr.
Un sermon pour chaque dimanche de l'année, et toujours d'après les Saints.

Abbé JAROSSAY. — *Un missionnaire du XXe siècle : Sermons et Panégyriques pour le temps actuel.* 2 in-12 ; franco 12 fr. ; étranger . . . . 12 fr. 50

PLANS DE SERMONS

DEUX MISSIONNAIRES. — *Le Vade-Mecum des prédicateurs.* Pour dominicales, fêtes, sermons, panégyriques, avent, carême, adoration, missions, retraites diverses, Mois de Marie et du Rosaire. In-12 de 800 p. 5e édition ; franco 11 fr. ; étranger . . . . . 12 fr.

Abbé DUPLESSY. — *Plans d'allocutions matrimoniales.* 4e édit. In-12 ; franco 8 fr. ; étranger . . 8 fr. 50

Mgr LELONG. — *Plans d'instructions.* 8e édition. In-12 ; franco 8 fr. ; étranger . . . . . . 8 fr. 50

Chanoine MILLOT. — *Plans de sermons pour les Fêtes de l'année.* — 2 in-12 ; franco 16 f. ; étranger 17 fr.

PRÉDICATION — SUJETS DIVERS

Mgr BESSON. — *Le Décalogue* ou la loi de l'Homme-Dieu. 2 in-12 ; franco 11 fr. ; étranger . . . . 13 fr.
— *Les Sacrements,* ou la grâce de l'Homme-Dieu. 2 in-12 ; franco 10 fr. 50 ; étranger . . . . . 13 fr.

FEMMES ET JEUNES FILLES

Mgr CHAPON. — *La Femme chrétienne,* conférences, 3e édition. In-12 ; franco 5 fr. ; étranger . . 5 fr. 50

Mgr TISSIER. — *Les Femmes du Monde,* 5e édition. 1 vol. in-12 ; franco 5 fr. 50 ; étranger . . . . 6 fr.
— *La langue des Femmes,* 5e édit. In-12 ; franco 5 fr. 50 ; étranger . . . . 6 fr.
— *Tentations et Tâches de Femmes,* 3e édition. In-12 ; franco 3 fr. 50 ; étranger . . . . 4 fr.

Chanoine FEIGE, Supérieur des Missionnaires diocésains de Meaux. — *Ange et Apôtre. La Piété et le Zèle.* In-12 de XII-482 p. 3e édit. ; franco 7 fr. 60 ; étranger 8 fr.

Chanoine MOUSSARD. — *Conférences aux jeunes filles sur l'Apostolat chrétien,* 4e éd. In-12 ; franco 4 f. 50 ; étranger . . . . 4 fr. 80

Abbé RIMBAULT. — *Les Vaillantes du Devoir.* Etudes féminines. 4e édit. Franco 5 fr. 50 ; étranger . . . 6 fr.

RETRAITES

P. Alexis de BARBEZIEUX, capucin. — *Le Chrétien en retraite.* In-12 de 470 p., franco 6 fr. ; étranger 6 fr. 50

Chanoine MILLOT. — *Retraite sur les grandes Vérités.* 6e édition. In-12, 5 fr. 25 ; franco . . . . 5 fr. 75
— *Retraites de dames et de mères chrétiennes.* 4e édit. In-12, 5 fr. 25 ; franco . . . . 5 fr. 75
— *Retraites de Jeunes Filles,* 5e édit. In-12. Fr. 5 fr. 75
— *Retraite d'Enfants de Marie.* 2e édit. In-12. Fr. 5 fr. 75
— *Retraite sur les Grands Moyens de Salut, Prière, Confession, Dévotion à Marie.* 2e édit. Franco 5 fr. 75
— *Retraite Eucharistique.* In-12. Franco . . 6 fr. 50
— *Nos Morts de la Guerre.* Choix de discours pour les services des soldats morts au Champ d'Honneur. 3e édit. In-12. Franco . . . . 5 fr. 75
— *La Vie Religieuse.* Choix très remarquable de discours de vêtures et de professions recueillis et publiés par le chanoine Millot. 2e édit. In-12. Prix : fr. 5 fr. 75
— *Retraite de Jeunes Gens.* In-12. Franco . . . 8 fr.

Le catalogue de la librairie Téqui sera envoyé franco aux abonnés de l'*Ami du Clergé* qui voudront en faire la demande, 82, rue Bonaparte, Paris VIe.

Grandes Nouveautés en T. S. F. R. C. Seine 11.547
MAZO, A PARIS
33, Boulevard Saint-Martin
Projections Lumineuses
Machines Parlantes, etc...

Notices franco sur demande aux abonnés de l'AMI DU CLERGÉ

ECZEMA
Hémorroïdes, Ulcères Variqueux, Démangeaisons, Pyorrhée dentaire Brûlures, Engelures, Fistules, etc., *sont radicalement guéris par le*
BAUME DES 5 PLAIES
Soulagement dès la première application.
Envoi franco contre Mandat ou Chèque de **6 fr.**
NOTICE GRATUITE SUR DEMANDE
LABORATOIRE DES 5 PLAIES, Div. K
17, Av. de la Bourdonnais, Paris-7e

ON N'ENTEND parler que de malaises digestifs. Pour les éviter et les empêcher de dégénérer en maladies, l'eau de ***Vichy Célestins*** bue pure aux repas est la seule boisson qui est tout indiquée. Exiger **Vichy-Etat.**

ŒUVRE DE VINS DE MESSE
"Union Fraternelle"
Coopérative ecclésiastique d'Albi
Patronée par Monseigneur l'Archevêque d'Albi
Fournisseurs : **DUBOUSQUET et Cie**
PROPRIÉTAIRES-RÉCOLTANTS
Domaine de **VITRAC**, par Gaillac (Tarn)
Délégué de la Coopérative pour Renseignements et Commandes
Abbé RAYNAL
Curé de FLORENTIN, par MARSAC (Tarn)
Vins en Cercles - Vins secs en bouteilles
Garantis pur jus de raisins frais
GRANDS MOUSSEUX
EXPÉDITIONS DIRECTES DE LA PROPRIÉTÉ
Prix-Courants sur Demande
R. C. Gaillac 790

MARALIMENT
Régénérateur de la Vie
A base d'algues marines alimentaires et de légumineuses préparées.
Fait GROSSIR rapidement et considérablement
Salut des Désespérés !...

Crée de la chair, des os, du sang, des muscles, des nerfs, de la matière grise (cerveau et moelle épinière), à l'exclusion de toute transformation graisseuse Ce produit entièrement naturel n'est pas un médicament.

Fait engraisser les Tuberculeux et tous les amaigris.
Ce produit doit être adopté comme base alimentaire ou suralimentaire par tous les malades sans exception et pour se maintenir en bonne santé.

GOÛT exquis, ne revient qu'à **0 fr. 15 le potage,** et remplace: viande, poisson, *huile de foie de morue,* œufs, et tous les reconstituants connus qu'il laisse bien loin derrière lui : pilules, cachets, élixirs, sirops, peptone, coca, kola, etc.
Convient à tous : *Malades, Vieillards, Enfants, Nourrices, etc.* : **chasse les maladies en régénérant l'organisme** et assure la longévité. — Ne contient ni chocolat, ni cacao, ni phosphates chimiques, ni sucre ; ces produits sont échauffants et parfois nuisibles à la santé. (Entérite, constipation, etc.).
Paquet pour 40 potages **5.50,** *franco* **6.50**
Cure complète, 6 paquets **31.** » — **32.80**
ÉCHANTILLON pour **TROIS POTAGES** contre 0.75 en timbres sera envoyé franco avec la notice, attestations et tous documents, sur simple demande adressée à la **PHARMACIE St-COME, 191, faub. St-Antoine, PARIS**

HARMONIUMS **Médaille or 1900**
ALEX. ROUSSEAU, GILBERT Sucr
113 & 115, rue de Vaugirard, PARIS R. C. Seine 47.805
Le plus gr. choix d'Harmoniums d'occasion, garantis

FONDERIE SPÉCIALE DE CLOCHES
Les Fils de G. PACCARD
à Annecy-le-Vieux (Hte-Savoie)
Fondeurs de "La Savoyarde"
du bourdon de la victoire « La Jeanne d'Arc »
pour la cathédrale de Rouen
Sonnerie brevetée, **à battant rétrolancé,** *supprimant toute peine pour le sonneur et annulant tout ébranlement aux beffrois.* R. C. Annecy 142

Vous pouvez préparer avec les
Œufs granulés Layton
les mêmes omelettes, œufs brouillés, sauces, crêmes, gâteaux, puddings, entremets, qu'avec les œufs en coquille.
Les œufs granulés
"LAYTON"
Garantis absolument purs
sont en vente dans toutes les Maisons d'Alimentation
VENTE EN GROS : Etablissements JOHN LAYTON, 15, rue du Louvre, PARIS.
Registre du Commerce Paris No 64-364.